

§ IV

Les Grecs ont inventé l'art de profiler une moulure. — Modénature égyptienne, perse, assyrienne. — Origine présumée de la volute. — Influence des ornements égyptiens sur les arts de la Phénicie et de la Grèce. — Chapiteaux à fleurs de lotus, leurs transformations en passant en Phénicie et en Grèce. — Définition du chapiteau de l'ordre ionique. — Ivoires égyptiens trouvés à Nimroud. — Origine du chapiteau des grands ordres assyriens. — Origine du chapeau bicéphale des ordres persépolitains. — Influence de la Chaldée sur le développement des arts occidentaux. — Description des ornements des tombeaux des rois achéménides. Comparaison à établir entre ces monuments et l'Érechthéion, entre le tombeau de Cambyse I^{er} et le tombeau des Harpies. — Ornements des chapiteaux et des bases des ordres persépolitains, des rampes du palais de Darius. — Conclusion.

C'est aux Grecs que revient, d'une manière incontestable, l'honneur d'avoir compris les premiers le parti que l'on pouvait tirer d'une habile distribution des saillies et des creux, et, partant, des ombres et des lumières, soit pour séparer, soit pour mettre en valeur certaines parties des édifices.

La modénature égyptienne se réduisait à l'emploi d'une gorge; quant aux Perses et aux Assyriens, ils n'eurent jamais à leur disposition, au moins d'une manière usuelle, des matériaux susceptibles de se prêter à l'exécution des porte-à-faux et des saillies. A l'aide de la brique, on bâtit d'excellentes murailles et on tourne des voûtes résistantes; mais, à moins d'avoir recours à des artifices, on ne peut guère construire des corniches solides.

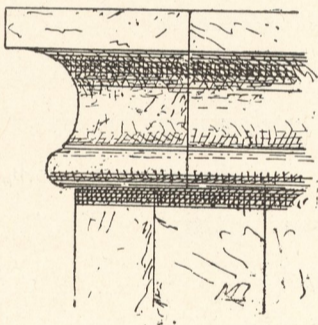


Fig. 13. — Stylobate assyrien.

Dans ces conditions, les Assyriens durent prendre, je pense, à la Phénicie, qui la tenait de l'Égypte, la grande gorge utilisée dans le stylobate d'un petit édifice de Ninive (Fig. 13), tandis que les Perses, de leur côté, s'inspirèrent de l'art grec et de l'art égyptien pour tracer les moulures de l'architecture royale de Méchhed-Mourgab et de Persépolis. Ces emprunts, on a déjà pu le voir, furent très limités. Les profils, imités de l'art ionien, dérivent tous de l'emploi de la ligne droite, du talon et de la baguette. La doucine, exceptionnellement employée, sert à engendrer les bases des colonnes, tandis que la corniche égyptienne couronne les portes et les fenêtres des palais.

Dans aucune de ces moulures on ne constate de combinaisons savantes indiquant de la part des Orientaux une étude sérieuse de cet art de profiler qui fournit aux Grecs et aux maîtres des œuvres du moyen âge un moyen si simple et si puissant d'accentuer les divers membres d'une architecture. Il n'y a donc pas lieu, dans de semblables conditions, de se préoccuper plus longtemps de la modénature perse dont l'étude, à Persépolis au moins, ne saurait être d'un grand secours. Il en sera tout autrement de la sculpture ornementale.

De tous les ornements usités dans l'architecture grecque et adoptés par l'art perse, le plus caractéristique est la volute ionique, si gracieusement utilisée dans la décoration des chapiteaux persépolitains.

On a donné les explications les plus diverses des origines de la volute. On a cru les découvrir tour à tour dans les enroulements des serpents sacrés, dans les cornes des béliers sacrifiés, dans les ammonites fossiles, dans les copeaux détachés par l'ouvrier d'une pièce de bois.

On a même supposé qu'elles représentaient le suaire incombustible qui enveloppait les cadavres placés sur le bûcher.

Les premières fouilles exécutées autour de Mossoul, tout en rendant manifestes les analogies des bas-reliefs assyriens et des sculptures grecques archaïques, révélèrent que le chapiteau ionique était connu des Ninivites. Dès cette époque, il fut généralement admis que la Hellade, qui avait emprunté à Ninive les premiers éléments de la statuaire, lui était redevable des enroulements, et que la volute n'avait eu, en Assyrie, qu'une valeur linéaire dépourvue de signification¹.

Cette interprétation des bas-reliefs de Khorsabad et de Kouïoundjik ne m'a jamais satisfait. Il eût été bien étrange, en effet, de voir un pays où la colonne a toujours été employée à titre exceptionnel, une nation qui n'a jamais eu d'ornemanistes ingénieux, prétendre à l'invention du chapiteau le plus élégant de l'architecture grecque.

Mes pressentiments étaient fondés; j'espère montrer, en effet, que, si les enrou-

1. Je dois faire une exception toute particulière en faveur de M. J. Lange.

Dans un ouvrage publié à Copenhague en 1877 (*Det ioniske kapitels Oprindelseog Forhistoric*), analysé par M. Maspero dans la *Revue critique* (1878, 2^e semestre, p. 326), cet auteur a indiqué la véritable origine du chapiteau ionien, mais il n'a pu, faute des nombreux documents phéniciens et assyriens que j'ai pu consulter, faire l'analyse du chapiteau grec et donner la preuve d'une filiation qu'il avait pressentie.

J'ajouterai, car ce détail a quelque importance au point de vue de la thèse, que j'ai été amené à conclure spontanément à l'origine égyptienne du chapiteau ionique, et bien avant de connaître les travaux de M. Lange.

lements ont été employés dans l'orfèvrerie des anciens peuples méditerranéens, les Égyptiens paraissent être les premiers qui les aient appliqués à l'ornementation des chapiteaux qui aboutirent, après une série de transformations aisées à suivre, d'une part, aux chapiteaux des ordres ionique et perse, et, de l'autre, aux chapiteaux assyriens ¹.

Ce fut d'abord sous forme d'œuvres légères et peu volumineuses que les arts plastiques franchirent les frontières de chaque peuple et se répandirent dans le monde ancien.

Les Égyptiens, dès les premières dynasties, exportaient en énorme quantité de menus objets en bois et en terre cuite analogues à ceux qui garnissent les vitrines de nos musées : cuillères à parfum, boîtes, amulettes ou bijoux ². Comme tous les articles bon marché, ces objets, généralement faits en bois de sycomore ou en terre cuite, péchaient par l'exécution des sculptures ; ils n'en reproduisaient pas moins une grande quantité de motifs de décoration empruntés à l'architecture égyptienne (Fig. 26, 27, 28, 29, 29 ^{bis}, 30 et 30 ^{bis}). Quant aux personnages représentés, ils ne pouvaient en général donner une idée juste de la haute valeur artistique de la statuaire.

Tout autres étaient les intailles sumériennes. Les cylindres, faits en pierres dures et précieuses au moins dans le pays où elles étaient mises en œuvre, devaient être toujours confiés à des graveurs de talent ; aussi les hommes et les animaux étaient-ils rendus avec une extrême habileté ; il en eût été de même des décors ; mais la vieille plastique chaldéenne, j'en ai donné la raison, ne semble pas en avoir comporté : Sargon l'ancien, Naramsin, ou les ancêtres de Goudea, eurent à leur cour de grands constructeurs et des graveurs en intailles d'une habileté consommée ; mais les maîtres des œuvres, forcés par la nature du sol de la Chaldée à n'élever que des temples massifs et des palais de briques, ne fournirent pas de motifs de décoration aux arts industriels.

Ce n'est que très tard, sous le règne d'Assour-Nasir-Habal ou peut-être même

1. M. Layard avait déjà remarqué que le lotus et ses enroulements n'apparaissent pas en Assyrie avant le VII^e ou le VIII^e siècle, c'est-à-dire avant l'époque où les monarques ninivites envahirent la Phénicie et occupèrent l'Égypte (*Ninive*, t. II, p. 212, note 1). A titre général, l'observation est fort juste ; exceptionnellement, il y aurait peut-être lieu de reculer cette époque. Sur le petit monument chaldéen reproduit (Fig. 61) se trouvent des volutes ; mais, en tout cas, ce monument est lui-même postérieur de cinq à six cents ans à la dix-huitième dynastie égyptienne et semble, par ses ornements, constituer un cas particulier.

2. Rayet, *Monuments de l'art antique*, livraison I : Cuillère de toilette en bois (Maspero).

de ses successeurs, que s'élevèrent sur les rives du Tigre les premières colonnades¹, mais il ne saurait encore être question des Assyriens : ils étaient à peine constitués en corps de nation distincte aux temps reculés où nous reporte cette étude².

Les vêtements eux-mêmes, à en juger d'après les vieilles sculptures et les peintures de Beni-Hassan³, étaient fort simples. Tissés avec des laines de couleurs différentes donnant par leur mélange des dessins qui rappelaient les imbrications des mosaïques de briques, ils se terminaient par de longues franges comme un grand nombre d'étoffes originaires de l'Orient.

Au contact des œuvres venues d'Égypte et de Babylonie, il se forma en Phénicie, où se réunissaient les objets fabriqués sur les rives du Nil et de l'Euphrate, une école de sculpture qui empruntait aux représentations symboliques des deux religions les sujets les plus usuels, mais s'inspirait exclusivement de l'architecture décorative de l'Égypte, par cette raison majeure que seuls les objets d'origine pharaonique comportaient des décors empruntés à l'art monumental⁴.

A cette école hybride se rattachaient les bas-reliefs ciselés sur les urnes et sur les plus belles armes que possédaient les héros des épopées homériques⁵,

1. Il est fait mention très souvent, dans les inscriptions cunéiformes des expéditions en Syrie des souverains chaldéens ou ninivites; mais nous voyons déjà Assour-Nazir-Habal (875), maître des montagnes du Liban, occuper ses soldats à abattre des cèdres et des cyprès qu'il fait transporter à Ninive pour construire le temple de la déesse Istar (Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 69-104).

2. L'Assyrie affirme la première fois son indépendance et sa puissance sous le règne de Touklat-Adar I^{er} (vers 1250). Ses luttes avec la Chaldée occupèrent tout le XIII^e et le XII^e siècle. Le règne brillant de Touklat-Habal-Azar I (vers 1130) est bientôt suivi d'une longue période de décadence. L'Assyrie se relève sous les règnes de Touklat-Adar II, Assour-Nazir-Habal et Salmanazar III (880-820), retombe de nouveau et inaugure enfin, avec Touklat-Habal-Azar et les Sargonides, une des périodes les plus brillantes de son histoire (740) (Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*; Rawlinson, *The five great Monarchies*; Lenormant, *Histoire d'Orient*; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*). C'est dans la période qui commence avec Touklat-Adar II (880) que les arts prirent leur entier développement.

3. Lepsius, *Denk.*, Abth. II, Bl. 132.

4. Sauf l'ornement crénelé qui apparaît dans le tombeau d'Amrit, tous les motifs employés par l'architecte phénicien sont imités de l'art monumental de l'Égypte. C'est la conclusion formelle de M. Perrot (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Phénicie*). Je rappelle également que si les Tyriens et les Sidoniens copiaient les édifices élevés dans la vallée du Nil, ils s'inspiraient le plus souvent aussi des ornements pharaoniques. J'entends parler, bien entendu, des ornements se rattachant à une origine architecturale. Je me suis expliqué à ce sujet page 21, note 1, car les sujets des bas-reliefs étaient empruntés partie à l'Égypte, partie à la Babylonie.

5. Je citerai notamment :

Les armes d'Achille, forgées par Vulcain sur la demande de Thétis (*Iliade*, XVIII, traduction Giguet, p. 270);

La cuirasse d'Agamemnon. « Ensuite Atride couvre sa poitrine d'une belle cuirasse, présent du

toute la plastique phénicienne et les sculptures exécutées sur la majeure partie des belles patènes de bronze (φιλίη) ¹ et des ivoires découverts à Nimroud (Fig. 50 à 59).

Les premiers bijoux et les premières armes importés par les Phéniciens dans la Hellade et sur les côtes de l'Asie Mineure, à l'époque même ou antérieurement au règne des Atrides, furent donc copiés en majeure partie sur des modèles originaires d'Égypte ou fabriqués même sur les rives du Nil²; et, de fait, on retrouve, dans les

roi Cinyre, témoignage de bonne amitié. Car celui-ci, instruit dans Chypre, par la grande voix de la Renommée, du prochain départ de la flotte des Grecs pour les rivages d'Ilion, et voulant plaire à leur roi, lui fit don de cette riche cuirasse. Elle a dix cannelures d'émail foncé, douze d'or et vingt d'étain; trois dragons d'émail rayonnent jusques au col, semblables aux iris que Jupiter fixa dans les nuées.... » (*Iliade*, XI, traduction Giguet, p. 146), et enfin l'urne d'argent offerte par Achille à l'un des vainqueurs des jeux funèbres célébrés à l'occasion des funérailles de Patrocle. « Aussitôt Achille place aux yeux des Argiens les prix de la course : d'abord une urne d'argent contenant six mesures, la plus belle de toutes celles qui existent sur la terre; car les ingénieux Sidoniens l'ont merveilleusement ornée et les Phéniciens qui la transportaient sur les sombres flots.... » (*Iliade*, XXIII, id., p. 338). Les lames d'épée trouvées dans les tombeaux de Mycènes (Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 25 juillet 1884) doivent être rangées parmi les armes d'origine phénico-égyptienne.

Il est également parlé dans l'*Odyssée* (XV, id., p. 538) des infinités de bijoux transportés par les Phéniciens sur les rives de la Méditerranée et sans aucun doute sur les côtes de la Grèce.

D'autre part, nous savons que, dès l'époque de la guerre de Troie, un grand nombre d'artistes étrangers étaient fixés en Grèce. Tel était le cas d'Ekhépôlos, fils d'Ankhisés, qui donna sa jument Aïthé pour éviter de servir contre Troie (*Iliade*, XXIII).

1. Il existe, je crois, de quarante à cinquante coupes de métal de fabrication phénicienne, ou tout au moins copiées en Assyrie sur des modèles phéniciens. M. Perrot (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Assyrie*, p. 733 et seq.) en a fait une étude très attentive et a analysé d'une manière très judicieuse les origines des scènes représentées sur ces monuments.

Il fait ressortir que plusieurs de ces coupes ont tout le caractère d'objets égyptiens, notamment celle qui est représentée (*Assyrie*, fig. 405, p. 741); d'autres sont babyloniennes (*Assyrie*, fig. 407, p. 743; fig. 415, p. 756, bouclier de Van), et le plus grand nombre enfin de styles intermédiaires (*Assyrie*, fig. 399, p. 739, fig. 400-404, p. 740; fig. 406, p. 742). Aucun de ces objets ne semble avoir été fabriqué en Égypte; les hiéroglyphes (*Assyrie*, fig. 405) sont rangés au hasard, les emblèmes religieux plus ou moins dénaturés. Ce sont là les caractères distinctifs de l'art phénicien (Perrot et Chipiez, *Phénicie*). L'origine des patènes ne saurait donc être contestée. Elles furent fabriquées en Phénicie ou en Assyrie sur des modèles phéniciens. J'arriverai à des conclusions analogues en décrivant (51 et seq.) les ivoires retrouvés à Nimroud.

Il est un point cependant sur lequel je désire insister. Dans tout cet ensemble d'objets phéniciens tous les ornements, tels que je les ai définis, sauf peut-être les câbles séparant les divers registres, sont d'origine pharaonique. Les scarabées (Fig. 14) (Perrot, *Assyrie*, p. 739, fig. 399), les cartouches, les portiques avec leurs colonnes et leurs entablements (Fig. 60) viennent en droite ligne de la vallée du Nil. Ce caractère est spécial aux écoles de sculpture de Tyr, de Sidon et de Chypre. La pauvreté d'imagination dont les décorateurs chaldéens et ninivites firent preuve en pareil cas est une confirmation précieuse des théories que j'ai exposées sur le rattachement primitif des ornements aux matériaux de construction propres à chaque contrée.

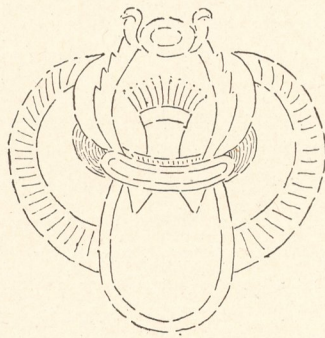


Fig. 14.

2. En outre des armes et des urnes fabriquées dans les colonies phéniciennes et ornées de motifs

tombes des Pharaons de la XVIII^e dynastie, des objets et des peintures sur lesquels sont représentés tous les ornements usités dans la Grèce héroïque ¹.

Cette préférence des Phéniciens et des Hellènes pour les ornements pharaoniques est la meilleure justification des caractères distinctifs des œuvres importées de Babylonie et d'Égypte. Il convient d'ajouter que les affinités architecturales que créait entre les différents peuples fixés sur les rives de la Méditerranée l'emploi usuel de la pierre dans les travaux publics et du poteau de bois dans les habitations privées ², la grande réputation de richesse et de splendeur acquise par l'Égypte bien

empruntés à l'architecture égyptienne, les Grecs devaient posséder un grand nombre d'objets provenant directement de l'Égypte.

Homère parle d'une corbeille d'argent donnée à Hélène par « Alcandre, épouse de Polybe, qui habite Thèbes d'Égypte, où de splendides palais renferment d'immenses richesses... corbeille d'argent bordée d'un

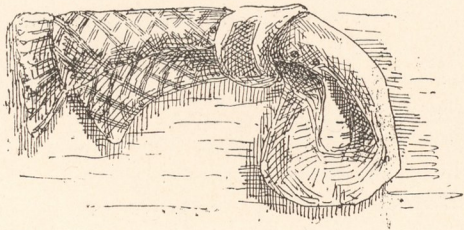


Fig. 15. — Porcelaine d'Égypte.

cercle d'or» (*Odyssée*, IV, traduction Giguet, p. 398). Il est également question dans Pausanias d'un œuf de Léda orné de six dauphins de porcelaine verte et suspendu dans le temple d'Hilaïra et de Phébé, à Sparte (III, § 16). Pausanias faisait certainement allusion à un œuf d'autruche décoré de faïences émaillées, de provenance égyptienne, analogues à celles que M. Schliemann a découvertes (Fig. 15; *Mycènes*, p. 233, fig. 352) dans les fouilles de Mycènes. Dès cette époque reculée, il s'était donc établi des relations directes entre la vallée du Nil et les petites principautés de la Hellade.

1. Les Égyptiens ont été de tout temps d'habiles ornemanistes; mais, sous le règne des monarques qui chassèrent d'Égypte les dynasties Hyksos, les artistes firent preuve d'une fécondité et d'une imagination vraiment merveilleuses. Les plafonds des tombes des souverains de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie sont de parfaits modèles de peinture décorative.

La preuve de cette affirmation ressortira tout naturellement des dessins reproduits dans la suite du chapitre.

M. Schliemann (*Fouilles d'Orchomène*) a trouvé à Orchomène un plafond à méandres qui reproduit un dessin bien connu des plafonds thébains. La question de priorité s'est aussitôt posée et les partisans d'un art grec indigène n'ont pas hésité à affirmer que le modèle hellénique avait été porté en Égypte par les Phéniciens; motif pris de ce que l'enroulement né d'un ornement d'orfèvrerie est peint en jaune dans les plafonds thébains (Milchhoefer, voir page 105, note 2).

Je ferai d'abord observer que tous les enroulements ne sont pas jaunes, il en existe beaucoup de rouges, de blancs et de bleus (Prisse d'Avène, *Hist. de l'art égypt.*, vol. I, pl. 29, fig. 1; pl. 31, fig. 3, 4, 6, et pl. 33; pl. 31, fig. 7 et 9). L'enroulement des plafonds égyptiens, on doit le remarquer en outre, est toujours associé à des ornements lotiformes caractéristiques de l'Égypte, parce qu'ils sont rattachés à l'histoire même de la volute. Enfin, il est permis de se demander si, à la date même où les Égyptiens peignaient les premiers plafonds de Thèbes, c'est-à-dire sous la XVII^e et la XVIII^e dynastie, il existait une marine phénicienne, il existait un art grec rudimentaire.

2. Les Phéniciens, étant avant tout des navigateurs et des commerçants, avaient fondé leurs grandes villes sur les bords de la mer; ils durent, par conséquent, apprendre de bonne heure à mettre en œuvre des blocs volumineux pour asseoir solidement leurs murs de quai et exécuter des travaux maritimes. D'autre part, ils communiquaient si aisément avec des pays riches en bois de charpente et construisaient des navires en si grand nombre que leur architecture dut se ressentir à la fois du voisinage des forêts du Liban et des chantiers de construction navale.

Je doute que les armateurs de Tyr et de Sidon, peu portés aux dépenses improductives,

avant l'époque d'Homère¹, facilitèrent singulièrement l'introduction en Phénicie,

aient fait un grand usage de la colonne en pierre dans les travaux publics, mais ils employèrent certainement le poteau en charpente dans la construction de leurs demeures privées. La preuve la plus certaine en est dans la forme si caractéristique des chapiteaux de Famagouste (Fig. 32), qui furent épannelés sur le modèle exact des chapeaux en charpente placés entre le poteau et la sablière. On retrouverait peut-être un autre argument en faveur de l'usage des colonnes en bois dans les chapiteaux de Golgos faits à l'image d'un tronc d'arbre (Voir t. II, p. 42, fig. 27).

Dans les chapitres très remarquables qu'il consacre à l'*Histoire de l'art phénicien*, M. Perrot ne fait peut-être pas une part assez large à la charpente, d'autant que le poteau en bois est d'un usage traditionnel dans l'ancienne Phénicie. M. Perrot reproduit lui-même (p. 373, fig. 259) un croquis d'une colonnade de Larnaca, expliquant d'une manière on ne peut plus claire la forme originelle des chapiteaux de Famagouste, et parle souvent des colonnades placées autour de la cour centrale des temples phéniciens.

Mais n'aurions-nous pas ces précieux documents, qu'il nous resterait un passage d'Ézéchiel, bien suffisant pour nous prouver que les Phéniciens faisaient un usage constant du bois dans les constructions privées. Le prophète s'adresse à la ville de Tyr : « Ceux qui t'ont édifiée t'ont rendue parfaite en beauté; avec des cyprès de Sanir, ils ont fait tes lambris; ils ont pris des cèdres du Liban pour t'élever un mât; ils ont fabriqué tes rames avec des chênes de Basan, et tes bancs avec de l'ivoire travaillé dans du bois » (*Ézéchiel*, XXVII, 4-6).

1. Les Grecs, sans doute, n'avaient pas visité l'Égypte à l'époque des Atrides, mais ils en connaissaient la puissance et la richesse et écoutaient avec la plus vive curiosité les récits ayant trait à l'empire des Pharaons; l'*Iliade* et l'*Odyssée* reflètent en maint passage cette disposition bien naturelle de leur esprit.

Homère sait qu'en cinq jours on se rend de la Crète à l'embouchure du beau fleuve *Ægyptus* (Nil) (*Odyssée*, XIV, traduction Giguët, p. 522); il décrit les productions merveilleuses de ce sol fécond (*Odyssée*, IV, id., p. 401), ses inépuisables richesses (*Odyssée*, XIV, id., p. 523) et Thèbes, sa capitale, Thèbes dont les palais regorgent de trésors (*Odyssée*, IV, id., p. 398).

Que fait-il répondre par la bouche d'Achille aux propositions que vient lui faire Ulysse au nom d'Agamemnon : « Ses dons me sont odieux, et lui, je le méprise comme un Carien, dût-il m'offrir dix fois, vingt fois autant de richesses qu'il en a ou en aura un jour, autant qu'il en arrive dans Orchomène (considérée avec Mycènes comme la plus puissante des villes grecques) ou dans *Thèbes d'Égypte, dont les palais en sont remplis*, dont les cent portes s'ouvrent pour laisser sortir chacune deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars, dût-il m'offrir autant de bijoux précieux qu'il y a de grains de sable et de poussière, jamais Agamemnon ne me fléchira... » (*Iliade*, IX, id., p. 125).

Les derniers reflets des traditions qui faisaient remonter aux Égyptiens et aux Lydiens une partie de la civilisation grecque furent recueillis par Hérodote.

A propos du culte de Minerve, dont il est très porté à faire une déesse libyenne, Hérodote dit aussi que les Grecs ont pris aux Égyptiens le casque et le bouclier (liv. IV, p. 180), et aux femmes libyennes le costume et l'égide de Minerve. « D'ailleurs le nom prouve que le costume de nos Pallas vient de Libye; en effet, les Libyennes portent par-dessus leurs tuniques des peaux de chèvre sans poil avec des franges teintées en rouge, et de ces peaux de chèvre les Grecs ont tiré le mot égide. Il me semble aussi que les hurlements que l'on fait dans les temples viennent de ce pays; car les Libyennes en usent, et elles en usent bien. Les Grecs ont encore appris des Libyens à atteler quatre chevaux... »

Tandis que les Égyptiens et avec eux tous les peuples connus des Grecs, depuis les nations européennes ou asiatiques qui participèrent à la guerre de Troie (*Iliade*, II, p. 27-35) jusques aux Hippomolgues (Scythes) (*Iliade*, XIII, p. 176), aux noirs Éthiopiens et aux Libyens (*Iliade*, I, p. 11; XXIII, p. 326. *Odyssée*, I, p. 363; IV, p. 398; V, p. 421), sont cités et parfois même caractérisés dans les œuvres d'Homère, il n'est jamais question soit des Chaldéo-Assyriens, soit même de nations que de près ou de loin on puisse identifier avec eux.

Sans vouloir tirer du silence d'Homère des conclusions trop précises, il est bien permis de rapprocher cette indication de celles qui nous sont données par l'étude directe des monuments et de conclure que les rapports de la Grèce avec les peuples riverains du Tigre et de l'Euphrate étaient encore bien peu fréquents à l'époque d'Homère. Si un certain nombre de sculptures empruntées à l'art chaldéo-assyrien avaient déjà pénétré en Grèce, les Hellènes n'en connaissaient même pas la provenance.

dans les colonies grecques de l'Asie Mineure et dans la métropole des arts décoratifs se rattachant à l'architecture égyptienne.

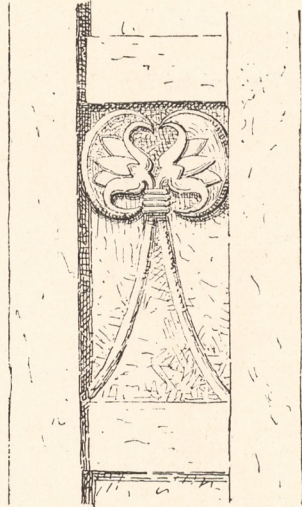


Fig. 16. — De la nécropole de Giseh (IV^e Dynastie).



Fig. 17. — Couronne ornée de fleurs de lotus simples (Tombeaux de Saqqarah, V^e Dynastie).

Avant toute preuve directe, il semblait donc que ce fût en Égypte plutôt qu'en Chaldée qu'il fallût aller chercher les origines des ornements grecs les plus anciens.

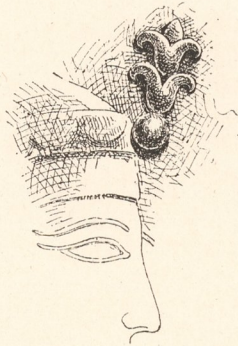


Fig. 18. — Fleur de lotus double (Giseh, V^e dynastie).

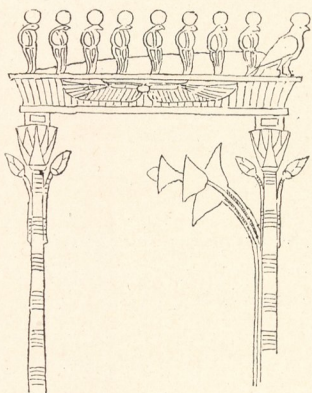


Fig. 19. — Chapiteaux ornés de fleurs (IV^e Dynastie).

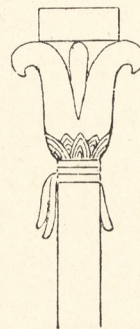


Fig. 20. — Chapiteau en fleur de lotus (XVIII^e Dynastie).

De toutes les plantes spéciales à la flore égyptienne, le lotus ¹ est celle qui fut le

1. J'adopte la désignation d'ornements en fleur de lotus, parce que c'est la plus généralement admise. Il est certain que la fleur reproduite par l'ornemaniste et l'architecte égyptiens se trouve dans tous les lacs et le long des cours d'eau servant de cadres aux scènes de pêche ou de navigation. Au

plus souvent et le plus anciennement reproduite par les décorateurs (Fig. 16, 17, 18, 19, 20, 21 et 22). Le bouton fut généralement modelé en relief et servit à composer le chapiteau des grands ordres. Les fleurs épanouies étaient peintes ou gravées à plat.

En posant au-dessus de la fleur un abaque rectangulaire, les pétales s'écrasèrent, se retournèrent légèrement sur eux-mêmes et laissèrent apercevoir, en

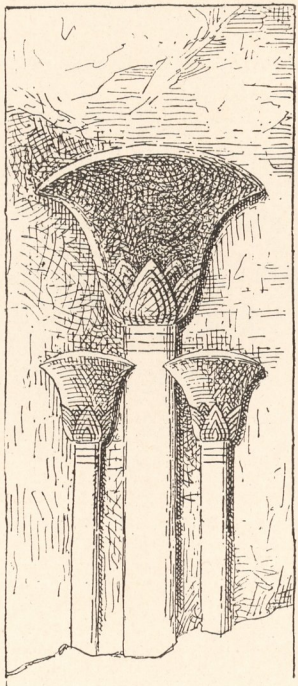


Fig. 21.

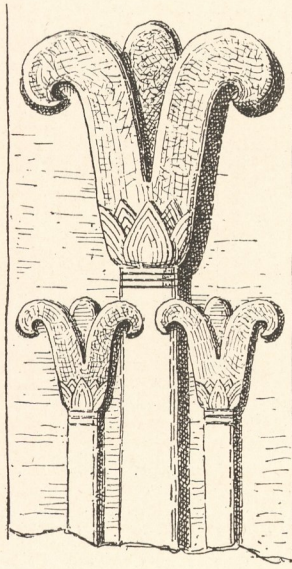


Fig. 22.

Piliers de Toutmès III à Karnak (XVIII^e Dynastie).

s'ouvrant, l'ovaire placé au centre de leur corolle. Entre la corolle et la tige se distinguaient les enveloppes foliacées du calice (Fig. 20).

Je n'entends pas dire que les Égyptiens aient jamais songé à poser un entablement sur une fleur. Ils attachèrent des bouquets de lotus à des fûts de colonne (Fig. 19); plus tard, ces plantes furent remplacées, dans les constructions civiles, par des ornements de bois ou de métal découpés à l'image des boutons et des fleurs épanouies reproduits sur les peintures murales, et dans les temples par des chapiteaux qui rappelèrent dans leur masse les formes extérieures d'une campanule fermée ou dans son complet épanouissement.

nombre des ivoires d'origine égyptienne retrouvés à Nimroud (Fig. 50) se trouve une plaque où sont reproduits à la fois la fleur de lotus avec ses pétales droits et retournés, c'est-à-dire sous les deux aspects où elle se présente séparément dans la plupart des monuments. Cet ivoire est intéressant parce que les deux formes de fleurs sortent de la même tige. Elles ont donc même origine et répondent à un commun modèle.

On peut fournir de nombreuses preuves de cette origine des chapiteaux égyptiens; une des meilleures, à mon avis, réside dans la persistance et la signification de l'ornement. Une ou plusieurs fleurs superposées forment le corps du chapiteau dont les masses ou les détails varient suivant la nature des matériaux dans lesquels ils sont sculptés; mais, dans tous les cas, le lotus, quel que soit son état d'épanouissement, est orné, à la base, de ses enveloppes foliacées; il est, en outre, rattaché au fût par des liens nombreux et surmonté d'un tailloir fort étroit. Si l'abaque est inférieur au diamètre moyen du chapiteau, c'est qu'il couronnait di-

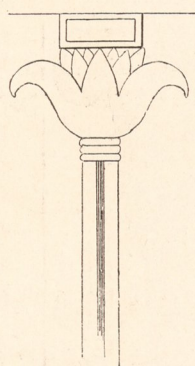


Fig. 23. — Giseh (Ve Dynastie).

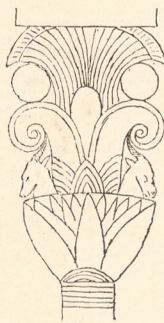


Fig. 24. — Thèbes (XVIIIe Dynastie).



Fig. 25. — Thèbes (XXe Dynastie).

Modèles de chapiteaux.

rectement la colonne et que les ornements attachés sur le fût n'avaient aucune signification constructive et n'offraient pas de résistance (Fig. 19, 23, 24 et 25)¹.

Le chapiteau, très détaillé sur les peintures (Fig. 24 et 25), et probablement sur les monuments représentés par ces peintures, comporte les parties internes de la fleur et des pendeloques légères qui accompagnent la volute et qui sont l'image de l'extrémité des liens servant à maintenir l'enroulement.

Dans cette composition, l'ovaire, les pétales, le lien terminé par une pendeloque², le calice, le tailloir, ont tous une importance égale. *La caractéristique du*

1. Fig. 16 (Lepsius, *Denk.*, Abth. I, Bl. 26; Abth. II, Bl. 16 et *passim*). — Fig. 17 (id., Abth. II, Bl. 46 et 47). — Fig. 18 (id., Abth. II, Bl. 73). — Fig. 19 (Stèle du Louvre). — Fig. 20 (id.). — Fig. 21 et 22 (Lepsius, *Denk.*, Abth. I, Bl. 80, Karnak). — Fig. 23 (id., Abth. II, Bl. 52, Giseh). — Fig. 24 et 25 (Prisse d'Av., *Hist. de l'art égypt.*, vol. I, pl. 17 et 19. Voir en outre toutes les colonnes contenues dans les planches 17, 18, 19, 20.)

2. Le gland, qui est joint d'une manière à peu près constante à la volute égyptienne et qui se retrouve dans les angles rentrants des volutes ioniques (Fig. 39), figure l'extrémité du lien qui maintenait l'enroulement. Il existe quelques chapiteaux des grands ordres (Prisse d'Avenne, *Hist. de l'art égypt.*, vol. I, pl. 25), sur lesquels on peut suivre le trajet complet de ce lien. C'est lui qui déterminait par la pression qu'il exerçait sur les pétales les canaux restés à titre d'ornements sur la tranche des chapiteaux ioniques.

chapiteau ne consiste pas seulement dans l'enroulement des pétales et dans les détails, qui peuvent se modifier suivant l'état d'épanouissement où apparaît la fleur et suivant la nature des matériaux, mais elle réside surtout dans cet ensemble d'ornements significatifs qui commencent à un tailloir étroit et finissent aux enveloppes du calice et aux cordes reliant la fleur au fût de la colonne.

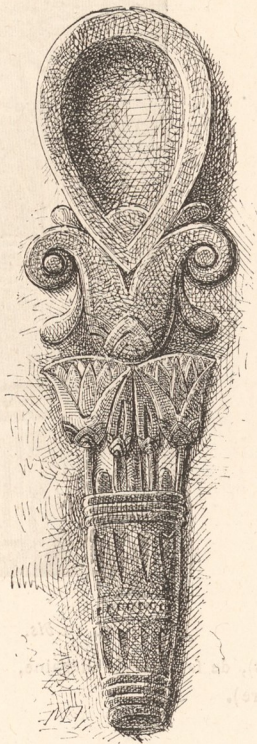


Fig. 26.
Cuillère à parfum
de fabrication thébaine.

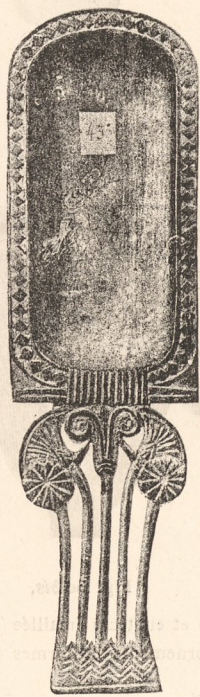


Fig. 27.



Fig. 28.

Cuillères en bois de fabrication thébaine décorées d'ornements lotiformes
(Musée du Louvre).

Les chapiteaux, affectés aux constructions légères, étaient d'une grande élégance et s'harmonisaient avec la gracilité des colonnes employées dans les habitations. Ils furent par cela même reproduits de préférence à tous les autres sur les ivoires, les terres cuites, les ustensiles de bois ou de bronze que les caravanes ou les bateaux venaient chercher en Égypte pour les transporter ensuite chez tous les peuples du monde ancien; ces reproductions en général étaient faites au trait ou en bas-relief (Fig. 26 à 30 bis) ¹.

¹ Fig. 26 (Prisse d'Av., *Hist. de l'art égypt.*, vol. II, *Art industriel*, pl. 22, fig. 6. Voir en outre tous les objets dessinés aux planches 21, 22). Fig. 27 à 30 bis. Collection du Louvre. Les ornements sculptés dont je donne les reproductions sont de style purement égyptien. D'après M. Maspero, la forme originelle d'objets analogues aux cuillères de toilette représentés (fig. 26, 27, 28, 29 bis) remonte au temps des pyramides. Les Égyptiens les expédiaient au dehors par milliers. Ces ustensiles sont en général de fabrication thébaine et ont été exécutés sous la dix-huitième dynastie (Rayet, *Monuments de l'art antique*, livraison I^{re}, *Cuillère de toilette en bois*, Maspero).

L'architecture pharaonique, jusqu'au jour où l'Égypte fut ouverte aux étrangers¹, ne fut donc connue que par des représentations déformées et aplaties et par



Fig. 29.

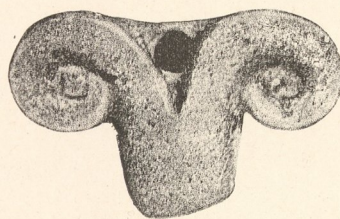


Fig. 30.

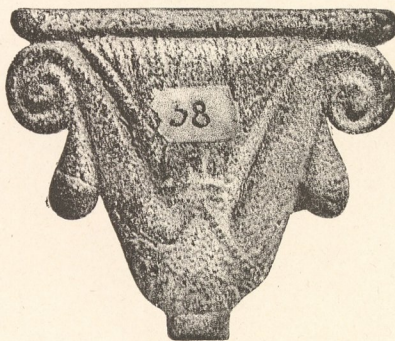


Fig. 30 bis.



Fig. 29 bis.

Objets en bois (Fig. 29 et 29 bis) et en terre émaillée (Fig. 30 et 30 bis), de fabrication thébaine, décorés d'ornements lotiformes (Musée du Louvre).

les souvenirs confus que les conquérants sémites avaient rapportés de leur séjour plus ou moins prolongé sur les rives du Nil². Ce point était essentiel à établir.

1. Probablement au temps de Psammetik, ainsi qu'il a été expliqué (T. II, p. 50, note 1).

2. J'ai déjà parlé des coupes de bronze phéniciennes exhumées des fouilles de Nimroud; j'aurai l'occasion de décrire des ivoires de même style; mais, en outre de ces objets, on a découvert, à Nimroud, une très grande quantité de scarabées portant le cartouche d'Aménophis III (Perrot, *Assyrie*, p. 694), et dans la vallée du Khabour, le principal affluent de l'Euphrate, de nombreux scarabées au cartouche de Toutmès III (Layard, *Discoveries*, p. 281). A Bagdad, on a retrouvé un lion sculpté en Égypte au temps des pasteurs (Perrot, *Assyrie*, p. 694). Les Assyriens eux-mêmes empruntèrent aux arts pharaoniques sinon la forme, du moins la majorité des ornements des meubles royaux. Leurs trônes et leurs tabourets (Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art, Assyrie : les meubles*, p. 723) sont des copies à peu près exactes des sièges usités sous Képhrên et Menkerâ (Fig. 31). Des pattes et des têtes de lions ornent les pieds et les extrémités des bras des fauteuils sur lesquels se reposaient les rois de Dour Saryoukin et les premiers souverains de Memphis : les dieux ailés, les sphinx allongés reproduits sur les bas-reliefs ninivites rappellent également des emblèmes religieux des Égyptiens.

Comment les modèles de ces différents objets arrivaient-ils sur les rives du Tigre? Était-ce par voie de caravane, ou faisaient-ils partie du butin ramassé par les armées conquérantes? Nous savons en effet que les Assyriens enlevèrent d'Égypte une très grande quantité d'objets d'art et les rapportèrent dans leur patrie (Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, p. 427).

Si l'on considère, comme l'a fait remarquer très justement M. Layard, que les époques correspondant

Le chapiteau en fleur de lotus des colonnettes égyptiennes s'harmonisait mieux que tout autre, à cause de ses dimensions relatives, à la décoration du chapeau et du poteau en bois de l'architecture phénicienne. Doit-on s'étonner si, dans ces conditions favorables, il fut imité par tous les peuples méditerranéens qui avaient été conduits à adopter des ordres aréostyles. Les copistes, seulement, ne se rendirent pas compte, en examinant les objets importés d'Égypte, qu'ils avaient devant leurs yeux le dessin fait à plat ou la sculpture en bas-relief d'un modèle de chapiteau en ronde bosse, et inscrivirent l'ornement égyptien dans l'épannelage du chapeau placé entre les sablières et les poteaux en charpente.

à l'influence maximum des arts égyptiens sur la plastique ornementale de l'Assyrie correspondent aussi aux invasions de la vallée du Nil par les armées sémitiques, on attribuera peut-être aux durs soldats



Fig. 31. — Statue de Kêphrên

(Musée de Boulac).

d'Assour Akhè Idin et d'Assour Ban Habal un rôle de vulgarisateurs auquel ils étaient sans doute bien loin de prétendre. Ces faits sont intéressants à relever, parce qu'ils prouvent une fois de plus combien s'étendit l'action de l'Égypte sur le monde ancien.

En rapprochant les chapiteaux de Golgos (Fig. 32) des chapiteaux représentés sur les bas-reliefs d'Égypte, on se convaincra de ce fait.

Dans les enroulements du chapiteau phénicien, on retrouve les pétales de la fleur de lotus ; dans le triangle placé à sa base, les enveloppes foliacées du calice que

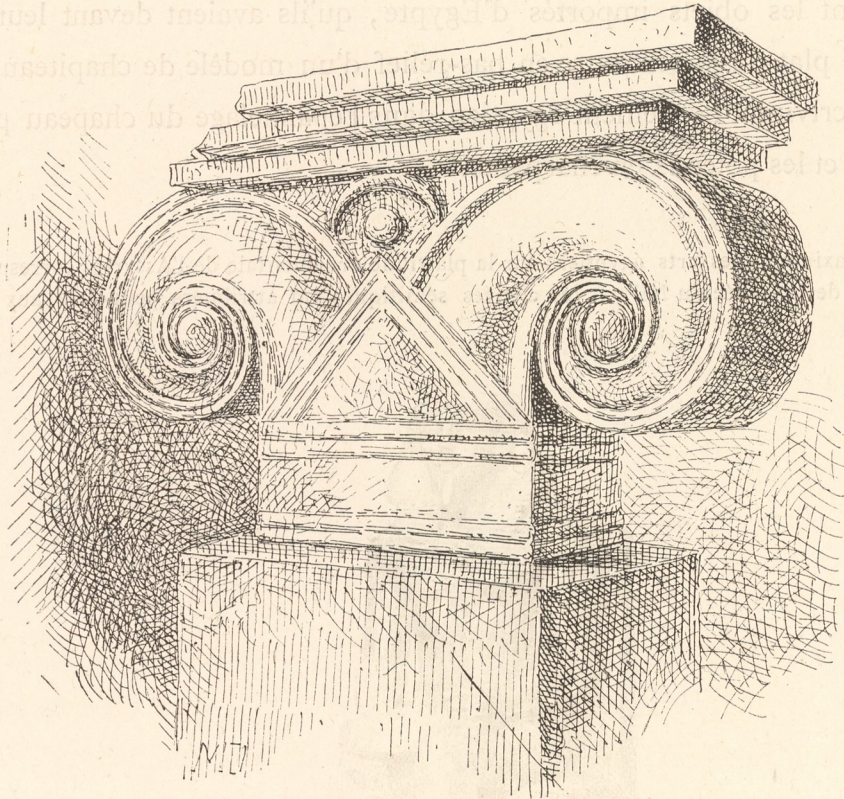


Fig. 32. — Chapiteau de Golgos

(Musée du Louvre).

des imitateurs maladroits prirent à tort pour le prolongement des volutes ; dans l'arc lunaire appuyé sur les enroulements, l'ovaire transformé en décoration symbolique ; dans les stries horizontales du fût, les cordes reliant la fleur à la colonne, et dans le triple abaque, le tailloir égyptien.

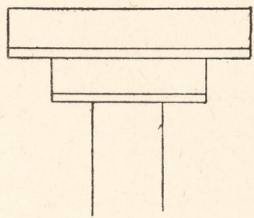


Fig. 33.

Le chapiteau proto-ionique fut transporté sous cette forme, sans doute, en Asie Mineure et en Grèce. Que devint-il dans la Hellade ?

M. Hittorff cite, dans son ouvrage consacré à la description des temples de Ségeste et de Sélinonte, un certain nombre de chapiteaux copiés sur des vases

archaïques ou reproduisant au moins des scènes légendaires de l'histoire grecque. Dans ces dessins, les plus anciens chapiteaux sont simplement ornés de deux plateaux superposés (Fig. 33)¹ ; puis, sous l'effet d'influences bien distinctes, se dessine une double transformation que l'on peut suivre dans toutes ses phases.

La première et la plus ancienne, à mon avis, ne modifie que le plateau inférieur (Fig. 34, 35, 36)². Les angles s'arrondissent, les arêtes s'émousent et l'échine ne tarde pas à revêtir la forme, qui plus tard devint caractéristique, de la colonne

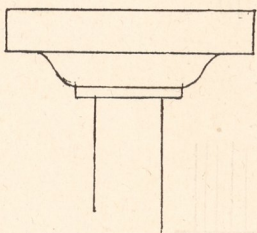


Fig. 34.

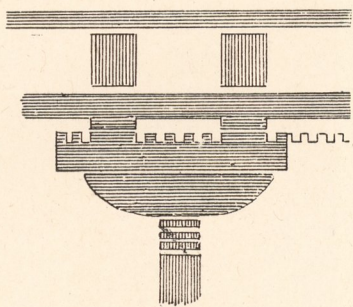


Fig. 35.

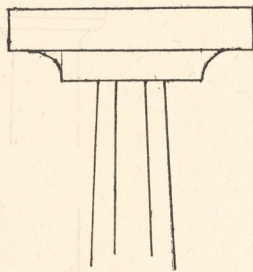


Fig. 36.

de pierre et de l'ordre dorique. Cette évolution est fort ancienne; elle était terminée et acceptée en Grèce au temps où fut sculptée la colonnette de Mycènes (T. II, p. 43, Fig. 30), et en Phénicie sans doute dès les époques primitives. D'autre part, le plateau supérieur lui-même se modifie et prend l'aspect du couronnement des colonnes de Golgos et d'Égypte (Fig. 37 et 38)³.

Pendant cette période de transition, ni le tailloir carré ni la volute n'étaient affectés à un ordre d'architecture défini. De même que nous avons vu les Hellènes terminer par une échine arrondie et un abaque une colonne grêle, de même aussi on retrouve la volute associée à un entablement à triglyphes et à un fût sans base⁴.

1. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 81, fig. 1.

2. Ibid., pl. 81, fig. 3 et 4.

3. Ibid., pl. 81, fig. 5 et 7. Les types que je cite sont des types classiques, canoniques. Mais, en dehors de ces derniers, il existait en Grèce des copies très exactes sans doute du chapiteau de Golgos. Voir notamment Hittorff, *Restitution du temple d'Empédocle*, la colonne représentée pl. 20, fig. 19; elle est empruntée à un vase grec archaïque.

Il va sans dire que tous les détails, tels que volutes et ornements accessoires, étaient peints et que les dessins reproduits ci-contre ne donnent que l'épannelage du chapiteau.

4. Hittorff (*Restitution du temple d'Empédocle*) cite de très nombreux exemples de cette apparente anomalie.

La dernière trace de ce mélange d'ornements apparaît à Sélinonte, dans le temple dorique¹, dont les antes étaient décorées de volutes, et dans les chapiteaux du temple d'Empédocle². La distinction des ordres ne reposait donc pas, ainsi que je l'ai fait observer (T. II, § VI), sur la suppression ou l'introduction d'un ornement ancien ou nouveau, mais sur la dimension des bois et la gracilité ou la force des colonnes.

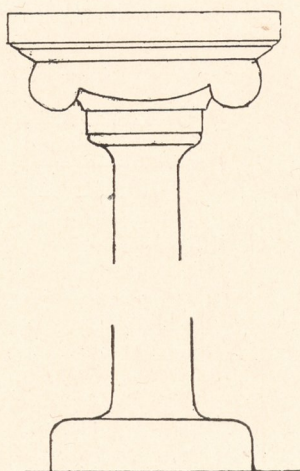


Fig. 37.

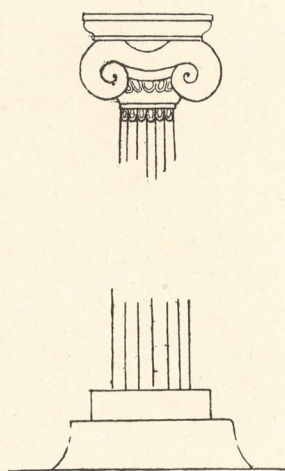


Fig. 38.

Je serais aussi porté à croire que les Grecs avaient généralement substitué la pierre au bois quand ils dégrossirent les premiers chapiteaux ioniques. Ce fait résulte de la forme carrée de l'abaque composé, semble-t-il, au moment où il fut décoré de volutes, de deux tables de pierre et non de deux chapeaux de charpente, qui, dans ce cas, eussent conservé, comme les chapiteaux de Golgos ou de Persépolis, une disposition allongée.

Quelle que fût d'ailleurs la nature des matériaux employés dans la construction, on dut aplatir les deux branches des enroulements pour les faire tenir dans la hauteur réduite du tailloir et les réunir même en une seule nappe. Si l'ovaire disparut dans cette opération, il resta du modèle primitif (Fig. 39) :

1° Les enroulements;

2° Les palmettes d'angle, image des ornements glandulaires (page 40, note 2) dont le rôle originel est accusé avec netteté sur les tranches des chapiteaux ioniques de tout âge;

1. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 77, fig. 1.

2. Idem, *Rest. du temple d'Empédocle*.

3° Le calice, difficile à reconnaître dans l'échine, parce que cette partie du couronnement préexistait à la transformation égyptienne, mais que les Grecs recouvrirent d'oves ou de rais de cœur en souvenir des stries de la campanule égyptienne ;

4° Et enfin, détail bien caractéristique, étant connu l'esprit des constructeurs grecs et la forme primitive du chapiteau conservée dans l'échine et le tailloir dorique, un abaque supplémentaire de dimension moindre que le tailloir à volute, abaque qui fut interposé entre les enroulements et la face inférieure de l'architrave.

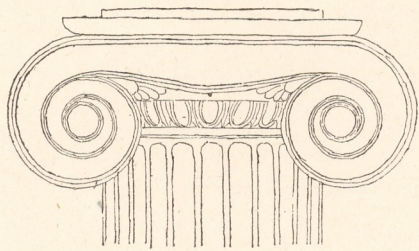


Fig. 39. — Du temple de la Victoire Aptère.

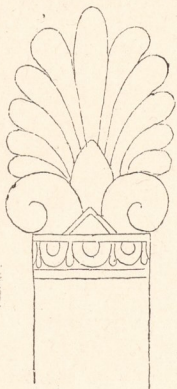


Fig. 40. — Couronnement lotiforme (Lékythe athénien du Musée du Louvre).

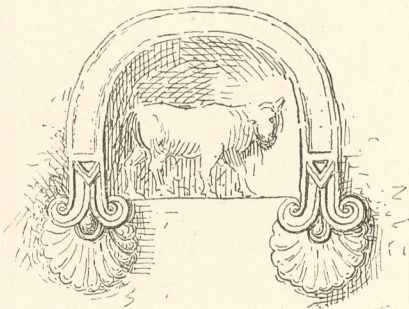


Fig. 41. — Anse du vase d'Amathonte (Louvre).

Cet abaque, nécessaire en Égypte quand il s'agissait de créer une transition entre le fût et l'architrave qui s'appuyait d'une manière fictive sur des ornements légers et rapportés après coup, n'avait point sa raison d'être le jour où l'on sculptait dans la masse du chapiteau un décor qui ne l'amaigrissait point¹ ; mais comme il était impossible, au vu de l'image d'un chapiteau gravé sur une plaque de bois ou d'ivoire, de faire le départ entre les parties massives et adventives des ornements pharaoniques, les copistes commirent une nouvelle erreur et admirent sans discussion l'abaque supplémentaire.

La nécessité d'écraser la fleur de lotus est bien la cause réelle de la modification introduite par les Grecs au modèle original : quand la volute couronne une colonne décorative, elle conserve ses formes traditionnelles (Fig. 40). Au-dessus de l'ovaire et des deux pétales s'étale même parfois la large palmette égyptienne (Fig. 72 à 76) que l'on signale, également associée à des volutes, dans

1. On ne pouvait invoquer, pour rétrécir le tailloir, le peu de solidité des volutes ; le tailloir du chapiteau corinthien déborde largement des motifs bien plus délicats que la volute.

les anses du vase d'Amathonte (Fig. 41)¹, dans le chapiteau des antes de Sélinonte (Fig. 42), et dans les délicates sculptures placées aux angles des larmiers du temple de la même ville². Il reste donc établi que tous les éléments dont la réunion constitue la caractéristique du chapiteau égyptien se retrouvent dans le chapiteau ionique.

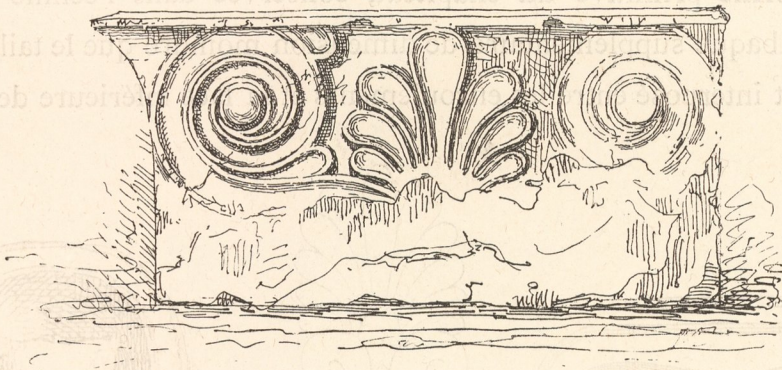


Fig. 42. — Chapiteau trouvé à Sélinonte.

En résumé, je verrais dans le chapiteau ionique une transformation du chapiteau de Mycènes opérée sous l'influence de la plastique d'Égypte transmise par la

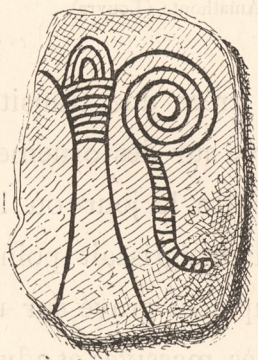


Fig. 43.

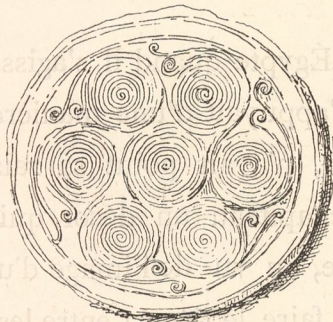


Fig. 44.

Des fouilles de Mycènes et de Troie.

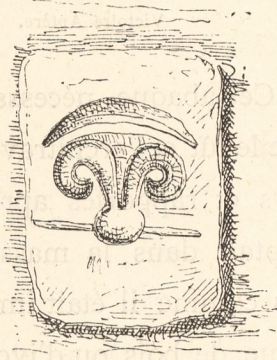


Fig. 45.

Phénicie et les colonies grecques, quelque chose comme un habit égyptien fait par les mains délicates des Grecs à la mesure du chapiteau protodorique. On comprend sans peine maintenant que les Grecs ne se soient fait aucun scrupule

1. La palmette reproduit de trop près la silhouette et les détails du flabellum maintenu au-dessus de la tête du pharaon pour ne pas en être une imitation. Voir d'ailleurs, à ce sujet, *infra*, fig. 75, 77, et p. 61, note 1.

2. Fig. 37. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 77, fig. 1. — Les palmettes du larmier sont reproduites pl. 6, fig. 6 du même ouvrage.

d'associer aux entablements à denticules ou à triglyphes un chapiteau à volute ou à tailloir.

Cette dernière précision complète la démonstration de ce théorème, qu'il

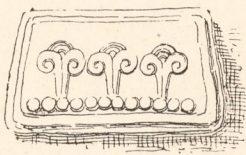


Fig. 46.

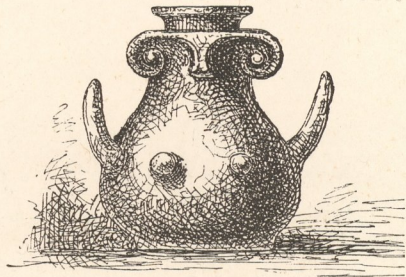


Fig. 47.

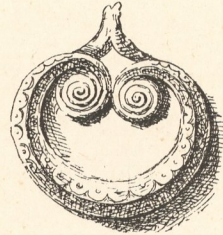


Fig. 48.

n'existe en réalité qu'un ordre grec, ou plutôt que les ordres dorique et ionique remontent exactement à un même type initial.

Les origines de la volute ionique me semblent claires et difficiles à contester. Je ne disconviens pas, cependant, que l'enroulement, une des formes décoratives les plus simples, n'ait été connu des peuples primitifs et n'ait eu peut-être une influence secondaire sur les transformations des chapiteaux à volute. Les fouilles entreprises par M. Schliemann ont amené au jour des poteries archaïques, des

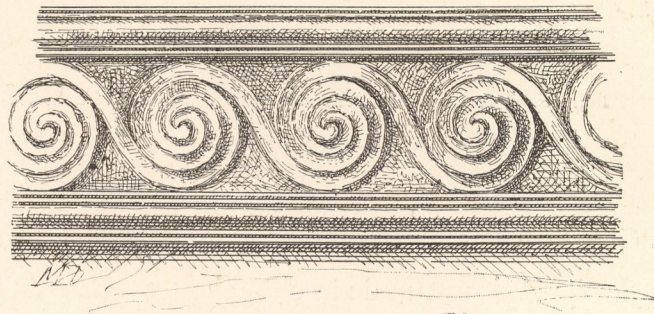


Fig. 49.

broches, des épingles à cheveux, ornés d'enroulements (Fig. 43) ¹. Ces objets, provenant des couches troyennes d'Ilios ou du tombeau des Atrides, n'étaient point apparemment des copies de modèles étrangers et ne correspondaient pas

1. Fig. 44, 45, 46, 48, 49 (Schliemann, *Mycènes*, p. 249, fig. 246; p. 178, fig. 165; p. 278, fig. 303; p. 275, fig. 295 à 300; p. 167, fig. 153 et *passim*, § IV).

Fig. 47. *Troyanische Alt.*, pl. 59, n° 1356.

toujours, dans leur ornementation, à une idée précise¹. Leurs formes ont-elles eu pourtant une influence sur la transformation des chapiteaux à volute et l'élaboration du tailloir ionique? Je n'y contredis pas; mais cette influence a dû, en tout cas, être bien précaire, car le chapiteau est un membre trop essentiel de la construc-

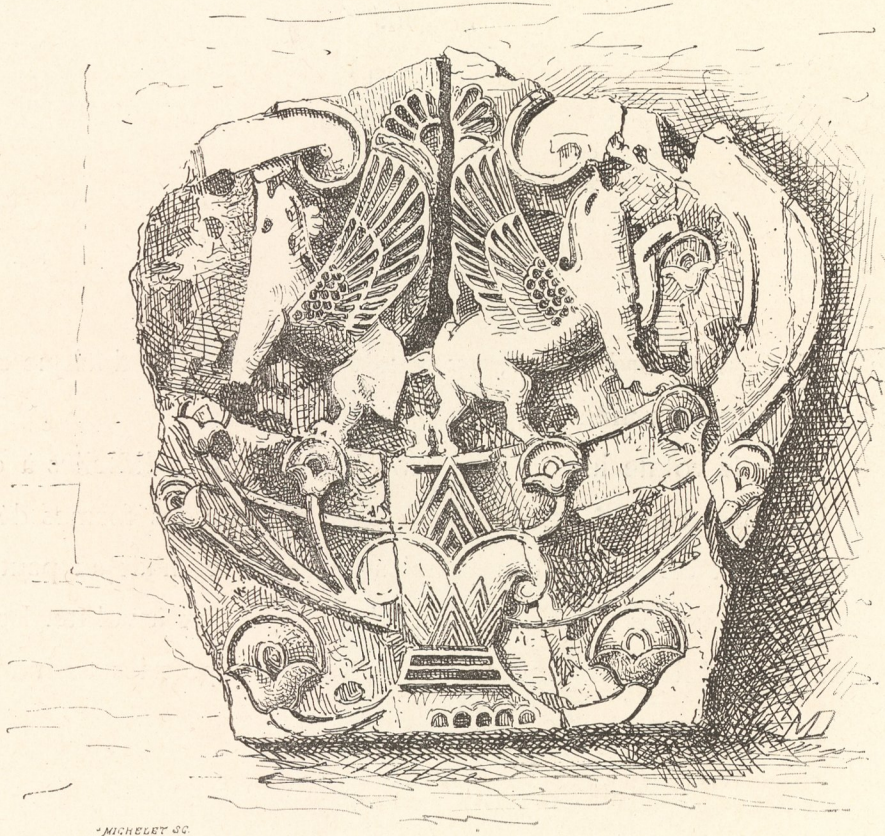


Fig. 50. — Ivoire décoré d'ornements lotiformes trouvé à Ninive
(British Museum).

tion pour que les Grecs aient songé à l'imiter d'une épingle à cheveux ou de la grossière image des sourcils et des yeux de la chouette troyenne (Fig. 47).

Il se peut que les premiers décorateurs se soient inspirés des bijoux pour couvrir d'un ornement élégant un bandeau ou un corps de moulure, mais ils n'auraient pas appliqué ces principes à l'ornementation du couronnement de la colonne, et la preuve de cette assertion, c'est que les colonnes contemporaines des Atrides, c'est-

1. Il n'est même pas certain que dès l'époque des Atrides les influences de la volute égyptienne ne se soient pas fait sentir en Grèce. Un dessin conservé sur un fragment de poterie (Fig. 43) (Schliemann, *Mycènes*, p. 123, fig. 34) a toute l'allure d'une mauvaise copie des enroulements lotiformes. On retrouve en effet sur cette poterie tous les caractères distinctifs de la volute égyptienne : ovaire, enroulements latéraux, liens de volute, liens rattachant les feuilles au fût.

à-dire d'une époque où les enroulements étaient employés d'une manière fréquente dans la joaillerie, ne sont pas couronnées de volutes, mais du tore et du tailloir carré constituant par leur superposition la plus vieille forme du chapiteau méditerranéen.

La démonstration des origines de la volute ne serait pourtant pas complète, si l'on n'avait pas exhumé des fouilles entreprises en Assyrie les modèles originaux



Fig. 51. — Fenêtre à balcon orné de balustres.
Ivoire trouvé à Ninive (British Museum).



Fig. 52. — Fleurs et ornements.
Ivoire trouvé à Ninive (British Museum).

dont s'inspirèrent les sculpteurs d'Europe et d'Asie. Cette lacune a été heureusement comblée par la découverte, dans les ruines des palais de Nimroud, d'ivoires de style égyptien, mais d'origine phénicienne (Fig. 50 à 59). Leur provenance me paraît prouvée par le caractère général de la sculpture et la forme des chapiteaux et des encadrements des ouvertures rappelant de très près les motifs similaires de la petite maison cypriste conservée dans les galeries du Louvre (T. II, Pl. XVIII). Je verrais dans ces ivoires des objets d'un style comparable à celui de ces belles patères phéniciennes reproduites dans l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez. Ils ont même avec ces objets un point de contact des plus intéressants. Au nombre des ornements d'origine égyptienne gravés sur l'ivoire et sur le bronze, se distinguent

les colonnettes légères et les chapiteaux en fleurs de lotus, caractéristiques de l'architecture pharaonique (Fig. 60) ¹.

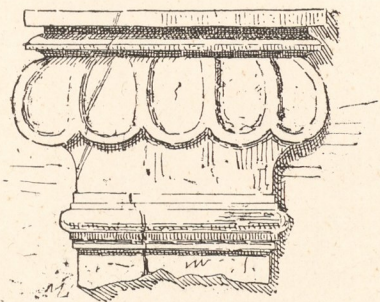


Fig. 53.

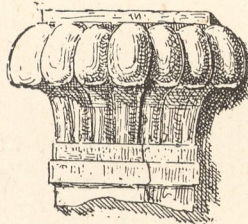


Fig. 54.

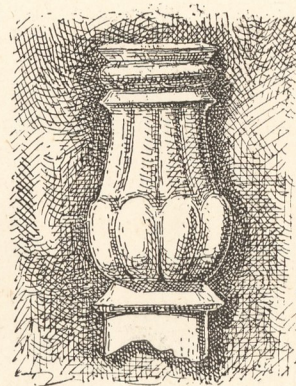


Fig. 55.

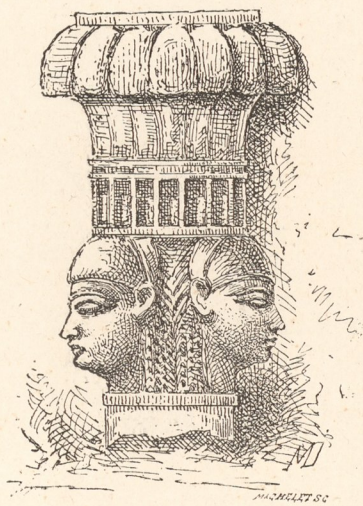


Fig. 56.



Fig. 57.

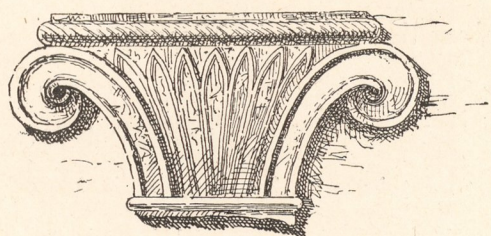


Fig. 58.

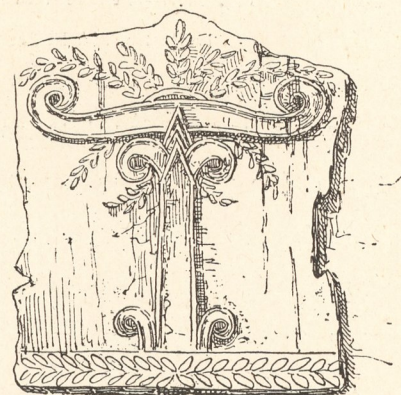


Fig. 59.

Chapiteaux. Ivoires trouvés dans les ruines de Ninive (British Museum).

Au reste, il importe peu que les ivoires et les bronzes de Nimroud aient été

¹. Voir *supra*, Fig. 16 à 30, et p. 41.

sculptés en Égypte ou en Phénicie. Ils ne sont pas l'œuvre d'artistes ninivites, ont été en conséquence importés de l'étranger et sont composés dans leur ensemble et leurs détails de motifs copiés sur une architecture égyptienne; ce sont les seuls faits que je désirais constater¹, le grand intérêt qu'ils présentent ne résidant pas dans leur origine précise, mais dans leur ornementation et dans la preuve indiscutable et directe qu'ils nous offrent de l'influence persistante des arts industriels de l'Égypte sur l'art ornemental de la Grèce et de l'Assyrie.

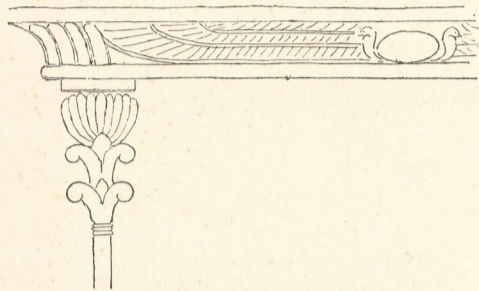


Fig. 60. — Chapiteau et entablement, patène de bronze trouvée à Ninive.

Quelques-uns de ces ivoires reproduisent en bas-relief le bouton du lotus (Fig. 55), d'autres, la fleur épanouie des grands ordres religieux (Fig. 53, 54) ou

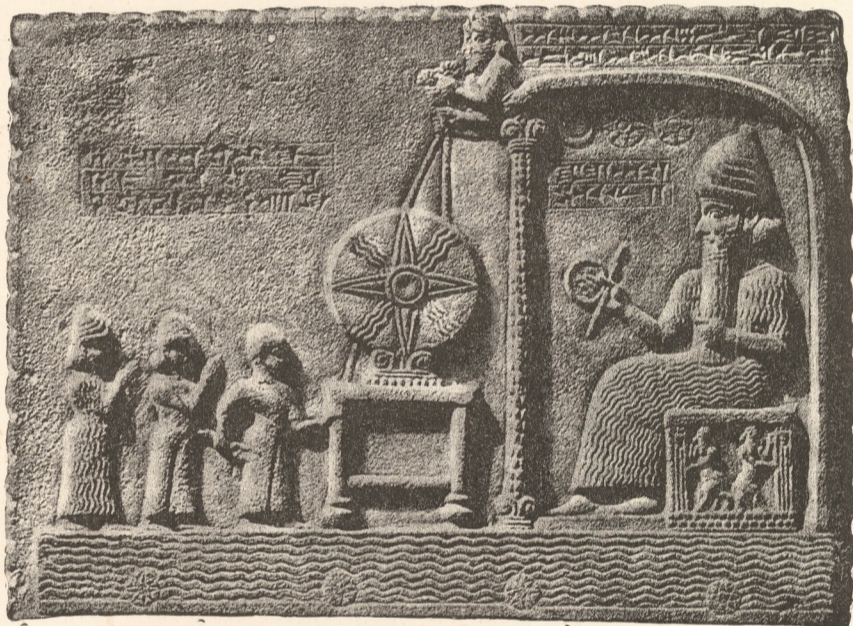


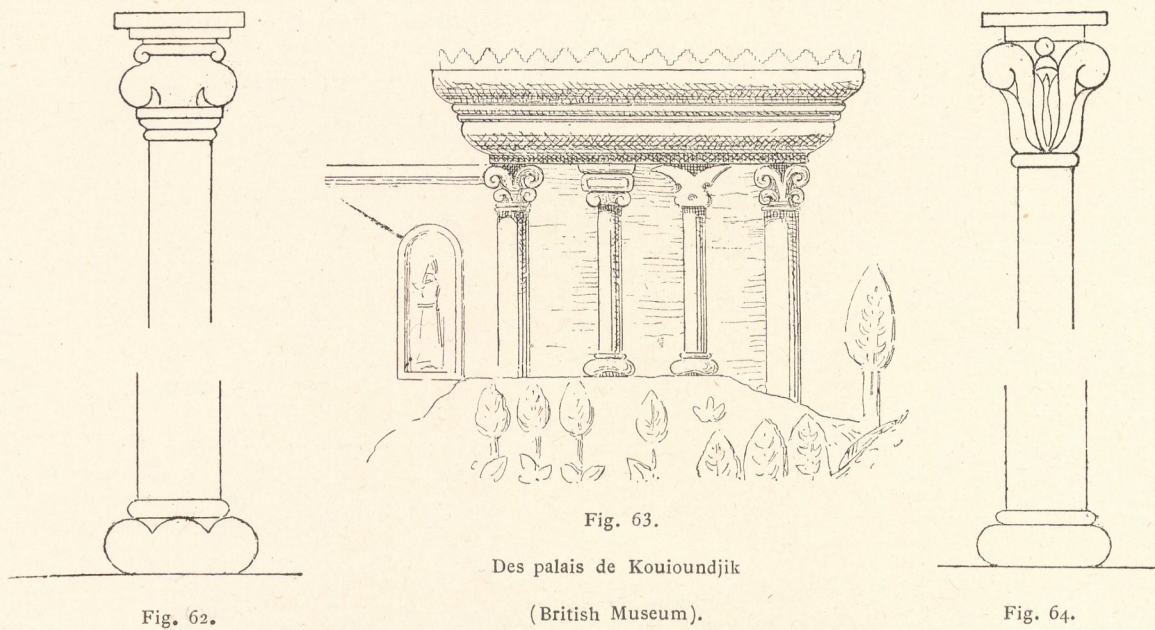
Fig. 61. — Stèle de Sipara (Xe siècle avant J.-C.)
(British Museum).

des ordres civils (Fig. 50, 51, 52, 58 et 59), et la superposition de motifs particuliers à la sculpture décorative et à l'architecture ligneuse des bords du Nil (Fig. 51, 56, 57, 60), tous donnent la tradition des chapiteaux à volutes grecs, chaldéens et assyriens.

C'est ainsi que le chapiteau de Golgos (Fig. 32) et le chapiteau ionique (Fig. 39)

1. Telle est aussi la conclusion de M. Perrot (*Hist. de l'art dans l'antiquité, l'Assyrie, Vases de métal*, p. 733).

sont nés de l'agrandissement de motifs analogues à ceux qui sont donnés (Fig. 50, 52, 58, 59).



D'autre part, le couronnement et la base des hampes soutenant la toiture des légers édicules représentés sur la stèle de Sipara (Fig. 61), les portes en bronze de

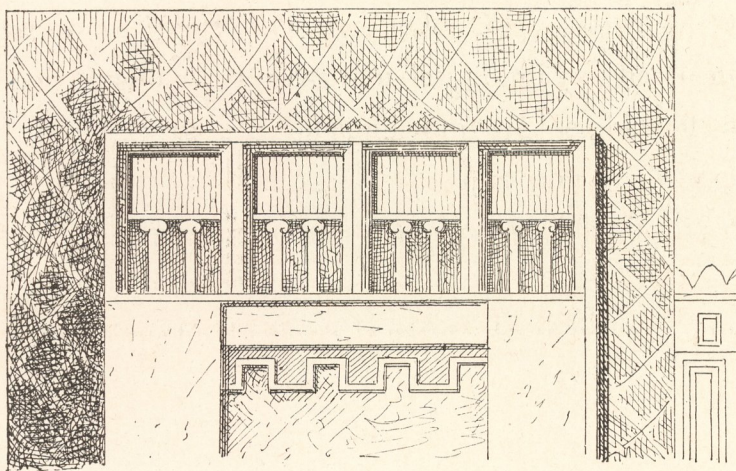


Fig. 65. — Des palais de Kouïoundjik.

Belawat ou les bas-reliefs de Kouïoundjik (Fig. 63 et 65)¹ et de Khorsabad (Fig. 66)²

1. Layard, *The Monuments of Niniveh*. Kouïoundjik, pl. 40, et Perrot, *Assyrie*, p. 140, note 1.

2. Botta, *Ruines de Ninive*, t. II, pl. 114.

sont la copie exacte de fleurs décoratives et de chapiteaux, ou de bases semblables à ceux qui sont représentés dans les Fig. 51, 52, 58, 59 et 60 ¹.

Les doubles enroulements et l'ornement lancéolé disposés sur les traverses inférieures des trônes assyriens n'offrent encore que la répétition symétrique des mêmes motifs.

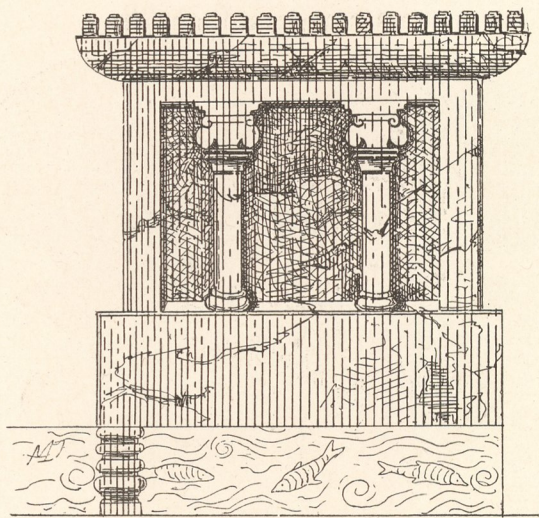


Fig. 66. — Du palais de Sargon.

Les colonnettes de la claire-voie (Fig. 51) fournissent également une explication rationnelle de l'origine des colonnes des balcons assyriens (Fig. 65) et des chapiteaux à deux étages de volutes retrouvés sur les bas-reliefs de Kouïoundjik, de Nimroud et de Khorsabad (Fig. 62, 63, 66); de même qu'elles sont le modèle du couronnement des colonnes représentées sur quelques bas-reliefs phéniciens (Fig. 67) et sur des lékythes athéniens ². Je n'insiste pas sur ce sujet, les dessins et les photographies sont plus clairs et plus convaincants, en pareil cas, que les longues explications.

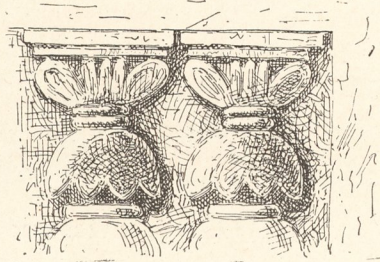


Fig. 67. — Chapiteaux phéniciens.
(Louvre).

Un petit chapiteau en pierre, que j'ai découvert dans les magasins du British Museum (Fig. 68, 69), vient heureusement compléter cet ensemble de documents. En examinant cette sculpture, taillée dans un grès très fin, on peut se rendre compte

1. Voyez Layard, p. 63, et Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art dans l'ant., Assyrie*, p. 739, fig. 399.

2. Ce double motif est très fréquemment reproduit sur les vases grecs de la collection du Louvre.

de la transformation que subit entre les mains de l'ornemaniste ninivite le chapiteau des colonnes supportant l'appui du balcon de l'édicule d'ivoire (Fig. 51) lorsque les Ninivites se décidèrent à faire entrer dans la composition de leurs édifices les supports de pierre.

La forme originale n'est pas assez dénaturée pour que l'on ne découvre pas

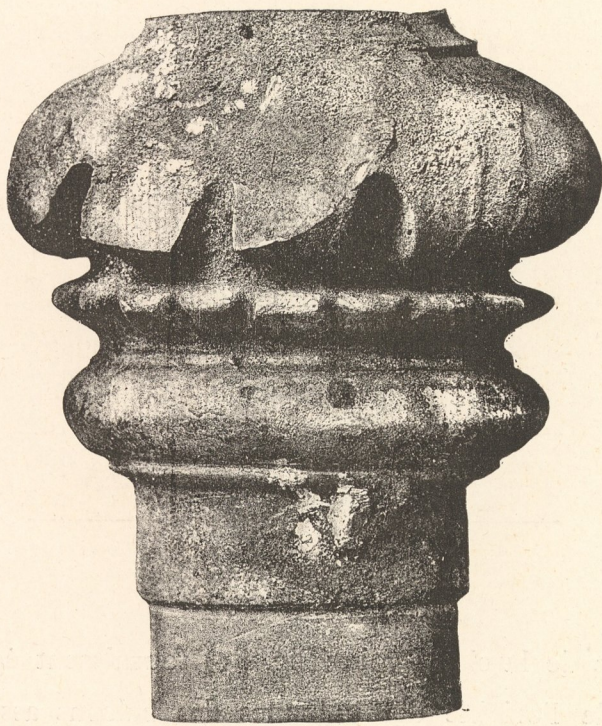


Fig. 68. — Chapiteau d'une colonnette ou d'un balustre de balcon de style assyrien (aux 2/3 de l'original)
(British Museum).

dans les deux tores supérieurs la répétition du motif qui couronne les colonnettes en ivoire du balcon phénicien, dans le boudin inférieur l'exagération des ligatures destinées à rattacher au fût les ornements du chapiteau, et dans les ornements nervés les feuilles représentées sur les petits monuments d'ivoire du British Museum.

Cet état fut un des derniers sans doute que traversa le support des constructions civiles de l'Égypte avant de prendre en Assyrie une forme définitive et monumentale.

Entre le chapiteau en pierre du British Museum, utilisé sans doute pour couronner les balustres d'un balcon analogue à la claire-voie représentée Fig. 68, et le grand chapiteau (Fig. 70)¹ découvert par Place dans les ruines du palais de

1. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. 35.

Sargon, il existe, en effet, de faibles différences et encore tiennent-elles aux fonctions distinctes qu'ils remplissaient dans l'édifice ninivite.

Leurs profils générateurs sont composés d'éléments identiques; quant aux ornements en relief tracés à la superficie du dernier d'entre eux, ils sont, j'imagine, la reproduction des nervures limitant le contour des feuilles du petit

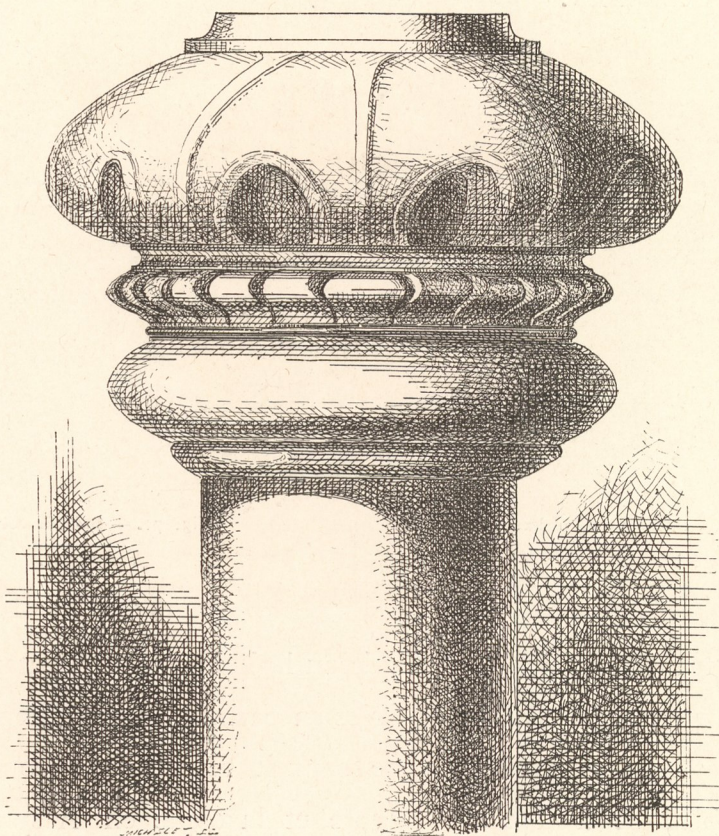


Fig. 69. — Chapiteau (Restitution de la Fig. 68).

chapiteau, les Ninivites ayant sagement pensé qu'il serait dangereux d'élégir par des excavations trop profondes une pierre destinée à supporter de lourdes architraves.

Les bases, autant qu'il est possible d'en juger par les quelques bas-reliefs où elles sont reproduites (Fig. 62) et par un modèle trouvé près du grand chapiteau de Khorsabad (Fig. 71)¹, paraissent être la reproduction des couronnements. Ce serait l'application d'un principe singulier dont on retrouve un exemple

1. Layard, *Discoveries*, p. 590, et G. Smith, *Assyrian Discoveries*, 1876, p. 431.

dans les supports de Sippara (Fig. 61) et dont les ivoires égyptiens (Fig. 52 et 59) avaient aussi donné la première idée. La pauvreté d'imagination que décèlent les œuvres architecturales des artistes ninivites quand ils veulent adapter la volute aux vieux monuments de briques de leur patrie, et ces singuliers portiques (Fig. 63) composés, comme le furent les colonnades des premières basiliques chrétiennes et des antiques mosquées, avec des supports disparates empruntés à des édifices différents, montrent mieux que tous les raisonnements combien les Assyriens étaient peu habitués à manier les colonnes.

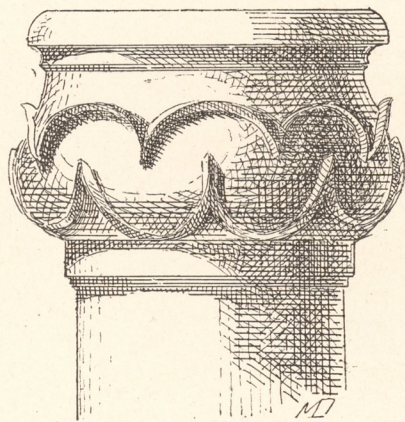


Fig. 70. — Chapiteau des grands ordres assyriens.

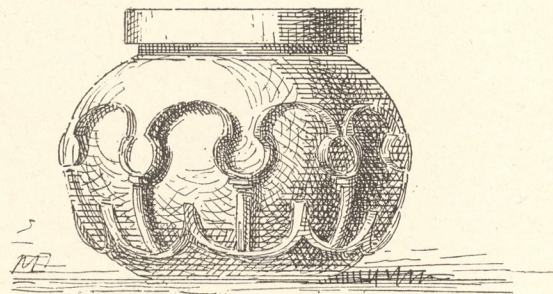


Fig. 71. — Base de colonne assyrienne.

Toutes les transformations du chapiteau lotiforme sont d'autant plus intéressantes à suivre que, si elles sont possibles en partant du document égyptien pour aboutir au chapiteau assyrien, on ne saurait remonter le courant; l'original, c'est incontestable, se trouve en Égypte et la copie en Assyrie. Quant aux modèles, ils furent choisis parmi les ornements reproduits sur les objets de luxe, tels que les ivoires, les bronzes ou les bois ouvrés. Cette remarque s'applique, à *fortiori*, à la base des colonnes assyriennes. On a vu que les Égyptiens décoraient parfois de volutes les bases des supports fictifs des plantes ornementales (Fig. 52 et 59): c'était une fantaisie du sculpteur; et cependant les Assyriens prirent au sérieux cette indication et donnèrent aux bases un profil irrationnel, sans utilité et sans grâce, mais semblable à celui du chapiteau.

Quelle singulière carrière a parcourue la fleur de lotus! L'architecte égyptien compose à son image un chapiteau circulaire; l'ornemaniste la grave à plat, et, sous ce dernier aspect, la transmet au monde ancien. Les Grecs s'emparent de ce

motif, le modifient au gré de leur génie, et composent le tailloir ionique, une de leurs plus gracieuses créations. Les Assyriens, au contraire, copient d'abord

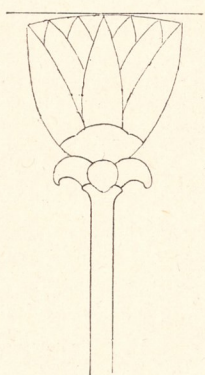


Fig. 72. — Égypte
(Giseh, Ve Dynastie).

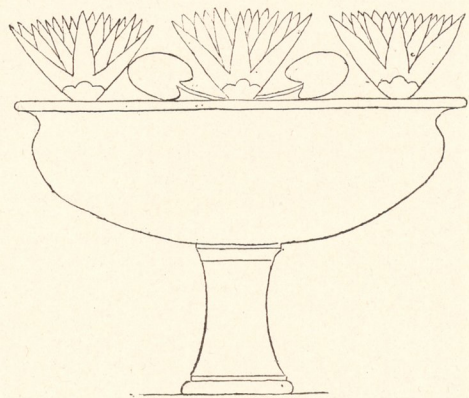


Fig. 73. — Égypte
(Memphis, IVe Dynastie).

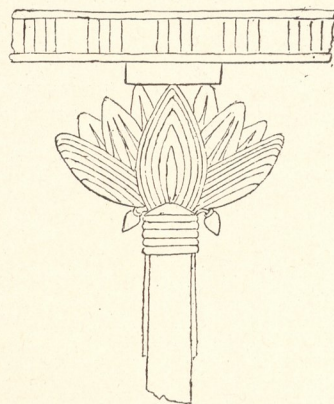


Fig. 74. — Égypte
(VIe Dynastie).

servilement le modèle égyptien et l'utilisent dans leurs constructions légères. Le jour cependant où ils désirent posséder, eux aussi, un ordre monumental, ils

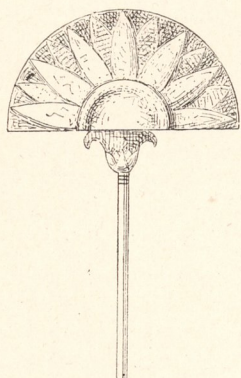


Fig. 75. — Égypte
(XVIIIe Dynastie).

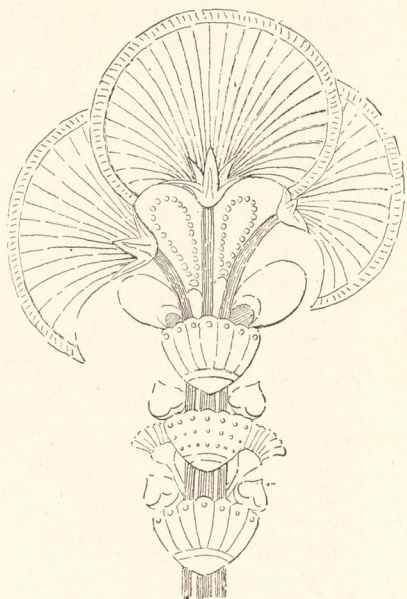


Fig. 76. — Égypte
(XIXe Dynastie).

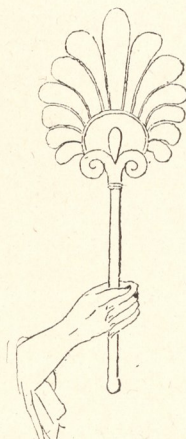


Fig. 77 — Grèce (d'après un lékythe
grec à fond blanc du Louvre).

façonnent en pierre, à la suite de tâtonnements successifs et de transformations progressives, les chapiteaux et les bases de Kouïoundjik.

Viennent les Perses, et ils feront entrer dans l'empilage de motifs qui constitue le chapiteau persépolitain la volute grecque associée au chapiteau importé direc-

tement de l'Égypte, c'est-à-dire qu'ils superposeront, sans s'en douter eux-mêmes, deux ornements ayant la même origine. Il n'est pas jusqu'à l'Inde bouddhique qui n'emploiera dans les chapiteaux l'enroulement ionique au lendemain de la conquête d'Alexandre¹.

Si les ports de l'Égypte eussent été plus tôt ouverts aux étrangers, il est

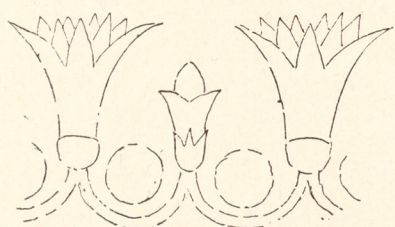


Fig. 78. — Égypte
(Thèbes, XVIII^e Dynastie).

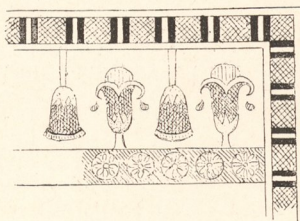


Fig. 79. — Égypte (Saqqarah).

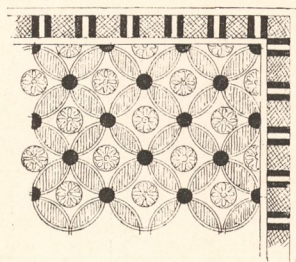


Fig. 80. — Égypte (Saqqarah).

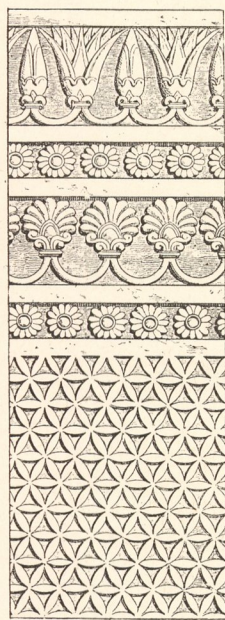


Fig. 81. — Assyrie.
Du palais de Sargon (Louvre).

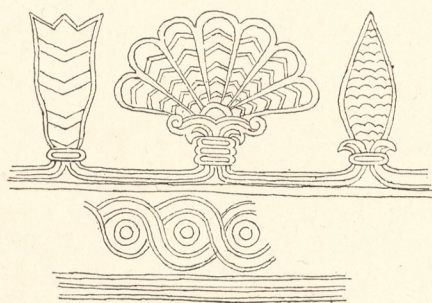


Fig. 82. — Assyrie. Du palais d'Assournazirpal.

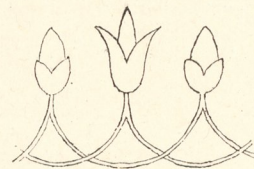


Fig. 83. — Grèce.
Vase archaïque (Louvre).

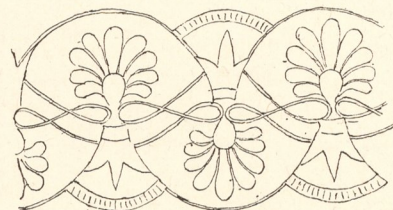


Fig. 84. — Grèce.
Vase archaïque (Louvre).

Frises fleuronées et méandres.

probable que ce n'est pas sous une forme dégénérée que le lotus eût pénétré dans notre architecture; mais, quand les Hellènes furent admis sur les rives du Nil, ils avaient déjà composé les modèles des chapiteaux dorique et ionique et se gardèrent avec raison de leur substituer les campanules évasées des temples égyptiens. Les Perses, qui n'étaient pas retenus par le même scrupule, puisèrent à pleines mains dans les trésors pharaoniques et exportèrent des bords du Nil une traduction assez

1. Voir t. II, p. 79, note 1.

exacte du lotus. La tentative des architectes de Darius devait être vaine parce qu'elle était trop tardive : l'architecture hellénique, devançant Alexandre, avait conquis le monde ancien.

Si j'ai fait un peu longuement l'histoire de la volute, c'est que je désirais établir sur des témoignages irrécusables la filiation de l'un des ornements caractéristiques des ordres grecs.

Il me serait aisé maintenant d'appliquer la méthode que je viens de suivre à la recherche des origines des palmettes (Fig. 40, 41, 42, 77, 81, 82 et 84) et des frises fleuronées (Fig. 81, 82, 83 et 84)¹.

Le même raisonnement conduirait au même résultat, car on peut établir, pour ces derniers motifs comme pour la volute, qu'ils dérivent encore de la flore pharaonique, qu'ils sont plus anciens en Égypte que dans tous les autres pays et qu'ils n'ont pu passer de l'Assyrie sur les bords du Nil. Il en est de même des chapelets, des oves (Fig. 87)², des rais de cœur (Fig. 86)³, des bucranes (Fig. 85)⁴, ornements inconnus du

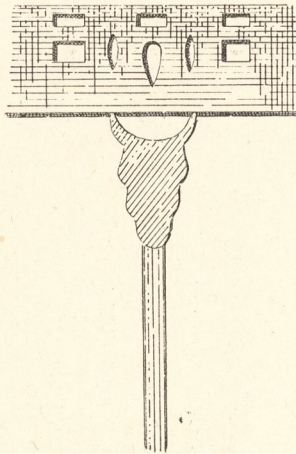


Fig. 85. — Bucranes
(Giseh, V^e Dynastie).

1. Fig. 72. Lepsius, *Denkm.*, Abth. II, Bl. 41.

Fig. 74. Id., *ibid.*, Abth. II, Bl. 110, et Prisse d'Av., *Hist. de l'art égypt.*, piliers de Zawiet el Mayetin, XVIII^e dynastie. Vol. I, pl. 15.

Fig. 73. Prisse d'Av., *ibid.*, vol. II, *Art industriel*, pl. I.

Fig. 75. Lepsius et Prisse d'Av., *passim*.

Fig. 76. Bouquet de fleurs : peinture de la XIX^e dynastie (Prisse d'Av., *Hist. de l'art égypt.*, vol. II, *peinture*, pl. 23. Voir aussi pl. 22).

Fig. 77. Ce dessin d'un flabellum grec, copié sur un superbe lékythe à fond blanc faisant partie des collections du Louvre, est des plus intéressants ; car s'il reproduit exactement la palmette grecque (Fig. 40 et 42) et la palmette phénicienne (Fig. 41), il est une copie non moins exacte du flabellum égyptien (Fig. 75) et des plus vieux chapiteaux pharaoniques (Fig. 72 et 74). Il comprend en outre dans son ensemble les enroulements, l'ovaire et les liens distinctifs (Fig. 24 à 30) du lotus ornamental.

Fig. 78. Prisse d'Av., vol. I, pl. 13 et 54, 63.

Fig. 79 et 80. Lepsius, *Denkm.*, Abth. I, Bl. 41.

Fig. 81. Collections du Louvre.

Fig. 82. Layard, *Monuments*, série I, pl. 86.

Fig. 83 et 84. Vases grecs archaïques des collections du Louvre. — Voir, en outre, dans Hittorff, (*Rest. du temple d'Empéd.*, pl. 20, fig. 34 et 35, et surtout pl. 13, fig. 2, 4 et 6) les dessins de frises fleuronées reproduites d'après les ornements d'antéfixes et de cimaises découverts à Athènes et qui semblent être des copies exactes des frises égyptiennes retrouvées dans les tombeaux des princes de la XVIII^e dynastie.

2. Fig. 87. Lepsius, *Denkm.*, Abth. II, Bl. 73.

3. Fig. 86. Id., *ibid.*

4. Fig. 85. Abth. II, Bl. 14, et dans la majeure partie des plafonds des tombeaux des rois thébains de la XVII^e à la XXII^e dynastie.

décorateur chaldéen, mais fréquents en Égypte dès la IV^e et la V^e dynastie, c'est-à-dire bien des millénaires avant leur apparition en Grèce¹. Les Hellènes n'eurent donc pas dans la création de la plastique ornementale un rôle aussi prépondérant que dans l'invention de la modénature, néanmoins ils donnèrent une traduction si



Fig. 86. — Robe décorée de rais de cœur.



Fig. 87. — Couronne décorée d'oves.

Giseh (V^e Dynastie).

personnelle des ornements égyptiens qu'il n'est pas trop de tous les monuments exhumés des fouilles entreprises sur les rives du Nil et du Tigre pour remonter d'une façon certaine à l'origine de la plastique décorative des ordres dorique et ionique².

1. Je choisis un des exemples les plus contestés.

La frise fleuronée provenant d'un seuil de Kouïoundjik (Fig. 81) et que l'on s'est plu à considérer comme le prototype de l'ornement grec correspondant, remonte au VIII^e siècle.

Le modèle exact de cette même frise comportant non seulement les fleurs ornementales (Fig. 79), mais aussi leurs liens communs, a été reproduit sous les formes les plus variées en Égypte dès le XVII^e siècle (Fig. 78).

Chacun des éléments dont se compose la frise est emprunté à la flore égyptienne. Aux fleurs épanouies succèdent des boutons, c'est-à-dire les types essentiels et caractéristiques des deux chapiteaux égyptiens, chapiteaux dont j'ai suivi la tradition jusqu'à la quatrième dynastie. Les cercles entrecoupés sont également reproduits sur de très vieux plafonds de Thèbes et de Saqqarah (Fig. 80), mais la signification de ce dernier décor est moins nette, parce qu'il ne comporte pas une filiation aussi précise que les ornements lotiformes.

2. M. Sayce fait remonter la prédominance des influences babyloniennes dans la Méditerranée au

Le chapeau bicéphale du chapiteau persépolitain a la même origine que le

règne de Naramsin d'Agadé, fils de Sargon l'Ancien (Lettre à M. Schliemann, *Fouilles de Mycènes*, p. 448), c'est-à-dire à l'an 3600, si l'on s'en rapporte aux données fournies par le cylindre de Nabou-Hanid.

Ce seraient, d'après l'assyriologue anglais, les Phéniciens et les Khittites, dont la capitale, Karkhémish, était située dans les environs de Birajik, sur l'Euphrate, qui auraient répandu les produits de l'industrie babylonienne.

Je considère que M. Sayce exagère singulièrement l'influence chaldéo-babylonienne. Il est peut-être dans le vrai s'il se borne à parler des intailles chaldéennes, mais il aurait tort de généraliser sa théorie. Les découvertes des statues de Goudea et des œuvres de l'époque de ce prince, sans même s'arrêter aux arguments que j'ai développés, viendraient en effet contredire, au point de vue des ornements, la remarque de M. Sayce. Habiles à tailler la pierre dure à l'image de l'homme et des animaux, les habitants de la Chaldée, Sémites ou Touraniens, furent et restèrent des ornemanistes sans imagination.

D'ailleurs, si l'influence des Babyloniens eût été prépondérante en Syrie et en Asie Mineure dès le quatrième millénaire avant notre ère, le nom de Babylone eût été universellement connu de tous les riverains de la Méditerranée deux mille cinq cents ans plus tard, c'est-à-dire à l'époque probable de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Il semble pourtant qu'il n'en était pas ainsi : tandis que l'Égypte et sa capitale Thèbes aux cent portes jouissaient d'une sorte de renommée fabuleuse bien propre à accroître le prix et la valeur des objets qu'elle importait dans la Hellade, la Babylonie n'était pas connue des géographes homériques. La seule objection que l'on pourrait faire à la théorie des origines égyptiennes de la plastique ornementale de la Grèce serait basée sur les rapports qui s'établirent dès la plus haute antiquité entre les peuples situés à l'est et à l'ouest de l'isthme de Suez.

Dès la douzième dynastie, des conquérants égyptiens pénétraient en Asie, puis vinrent l'invasion des Hyksos et, à une époque beaucoup plus rapprochée de nous, les conquêtes de la reine Hatasou et de ses successeurs. Huit cents ans après, les Assyriens, à leur tour, se jetaient sur l'Égypte.

Ne faudrait-il pas en conséquence attribuer aux Chaldéens l'invention de motifs qui d'Égypte auraient passé en Phénicie ?

C'est là la théorie défendue par M. von Sybel (*Kritik des ägyptischen Ornaments*. Marbourg, 1883), qui fait remonter au deuxième empire thébain l'influence prédominante de l'Assyrie sur la création de la plastique égyptienne.

M. von Sybel, dans ce travail comparatif fort ingénieux d'ailleurs, s'appuie sur des monuments assyriens d'une période récente et remonte par induction à des monuments plus anciens. La méthode est fort dangereuse. Le sens du courant qui se serait établi, au dire de l'auteur allemand, entre l'Assyrie et l'Égypte ne pourrait être déterminé qu'en s'appuyant sur des documents certains et réels. Tel n'est pas le cas. D'après M. von Sybel, par exemple, les métaux jouent un rôle prépondérant dans l'invention des ornements. Or, l'Égypte, dit-il, n'avait pas de métaux à sa disposition et les travaillait mal. Les Chaldéens, au contraire, pouvaient facilement se procurer des minerais. Ce fait est-il bien prouvé ? Les montagnes du Kurdistan appartinrent fort tard aux Chaldéens ; l'Égypte, en revanche, recevait dans ses ports les minerais de Chypre et possédait les filons du Sinaï, qui devaient être bien précieux, puisque les Chaldéens en convoitèrent toujours la possession ; ce qui prouve, soit dit en passant, combien ils comptaient peu sur les mines du Kurdistan. Quant à l'habileté des métallurgistes égyptiens, elle était remarquable. Au point de vue de la technique, les superbes statues des quatrième et cinquième dynasties acquises par le Louvre en 1883 sont des œuvres beaucoup plus parfaites que les bronzes de Tello.

J'aurai bien aussi à invoquer contre M. von Sybel toutes les raisons tirées de l'étude du sol et de l'architecture qui militent en faveur d'une école nationale égyptienne ; mais ce serait m'exposer à de perpétuelles redites. Si j'ai longtemps insisté sur l'influence prépondérante des matériaux dans la genèse des ornements et sur les grandes distinctions qui existent à l'origine entre la plastique décorative et la statuaire, c'est afin de prévenir cette objection en remontant aux origines primordiales de chaque ornement.

Les monuments archaïques, aujourd'hui très nombreux, contredisent également la théorie de M. von Sybel. Comment se ferait-il, par exemple, que sur aucun des objets rapportés par M. de Sarzec, sur aucun cylindre chaldéen, ne se retrouve encore d'enroulements ou de volute, alors, au contraire, que l'on rencontre des enroulements sur les monuments pharaoniques les plus anciens, et qu'en Égypte on suive la volute depuis son état embryonnaire jusqu'à son complet développement ?

Le mélange des influences égyptienne et babylonienne ne s'est pas opéré en Égypte, mais dans un

tailloir à volute de l'architecture grecque. C'est une autre forme de l'ornementation du plateau posé entre la sablière et l'extrémité de la colonne (Fig. 88 et 89).

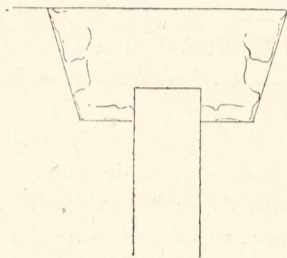


Fig. 88.

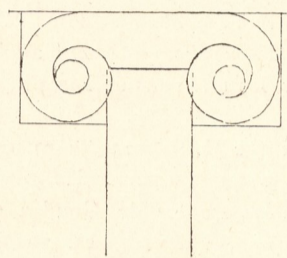


Fig. 89.

On s'est vainement efforcé de chercher à donner une signification emblématique aux animaux représentés. Il se peut que l'image du taureau ou plutôt de la vache ait eu en Phénicie, comme en Égypte, une interprétation symbolique; toutefois il ne semble pas qu'il en ait été de même en Perse.

Les Iraniens, je serais porté à le croire, ont adopté cet ornement parce qu'il couronnait heureusement la colonne et s'harmonisait avec les images des taureaux androcéphales placés aux entrées de leurs palais.

En résumé l'ornement n'est pas perse, les bœufs n'ont jamais prospéré sur les maigres plateaux de l'Iran; comme la volute, il est probablement d'origine égyptienne. Le premier indice de cette filiation se trouve dans le mode d'accolement des animaux, car les Égyptiens paraissent être le seul de tous les peuples

pays neutre que ne liaient pas à tout un passé glorieux des traditions artistiques ou religieuses, c'est-à-dire en Phénicie.

Qu'il me soit permis de mettre quelques dates en parallèle; elles aideront à trancher le différend. La grande efflorescence de l'art ornemental correspond, en Égypte, à la dix-huitième dynastie, soit au XVI^e siècle. La première volute connue apparaît en Chaldée sur une stèle du X^e siècle; elle orne un chapiteau de forme franchement égyptienne. A partir de cette époque, la Babylonie et l'Assyrie sont en luttes incessantes. Au règne de Touklat-Habal-Azar (vers 1130) succèdent plusieurs siècles de barbarie interrompus à peine par quelques années glorieuses: mauvaise époque pour l'épanouissement de l'art ornemental, le plus riche et le plus tranquille des arts. On est ainsi conduit à Assour-Nazir-Habal (880) et à la grande renaissance sargonide.

Sous ces princes, l'Assyrie régénérée est maîtresse du monde ancien et accumule dans ses puissantes cités le butin de l'Asie et de l'Afrique. Sous les Sargonides également deviennent d'un emploi général les ornements dont l'origine pharaonique est incontestable, tel que le soleil ailé, la volute, les méandres et les frises fleuronées. Tous ces ornements, à cette époque, apparaissent *simultanément*, et tous sous la *forme définitive* que depuis plus de huit cents ans ils avaient prise en Égypte, après une *longue et patiente élaboration*.

Malgré les erreurs et les exagérations qu'il renferme, l'ouvrage de M. von Sybel peut être consulté avec fruit, et quelques remarques sont parfois très judicieuses; celle-ci, par exemple: les animaux composés par les Assyriens sont toujours affrontés; les animaux égyptiens, au contraire, se tournent le dos. Cette règle est sans exception en Assyrie et en souffre très peu en Égypte.

de l'antiquité qui ait placé dos à dos les animaux et les figures que les Babylo- niens et les Assyriens mirent toujours en regard¹. Quelle que soit la valeur de cette observation, elle ne serait pas convaincante, si l'on ne retrouvait, dès la cin- quième dynastie (Fig. 85)², dans les palais des grands feudataires égyptiens, parfois seul, souvent superposé à la fleur de lotus, un assemblage de têtes de bœufs

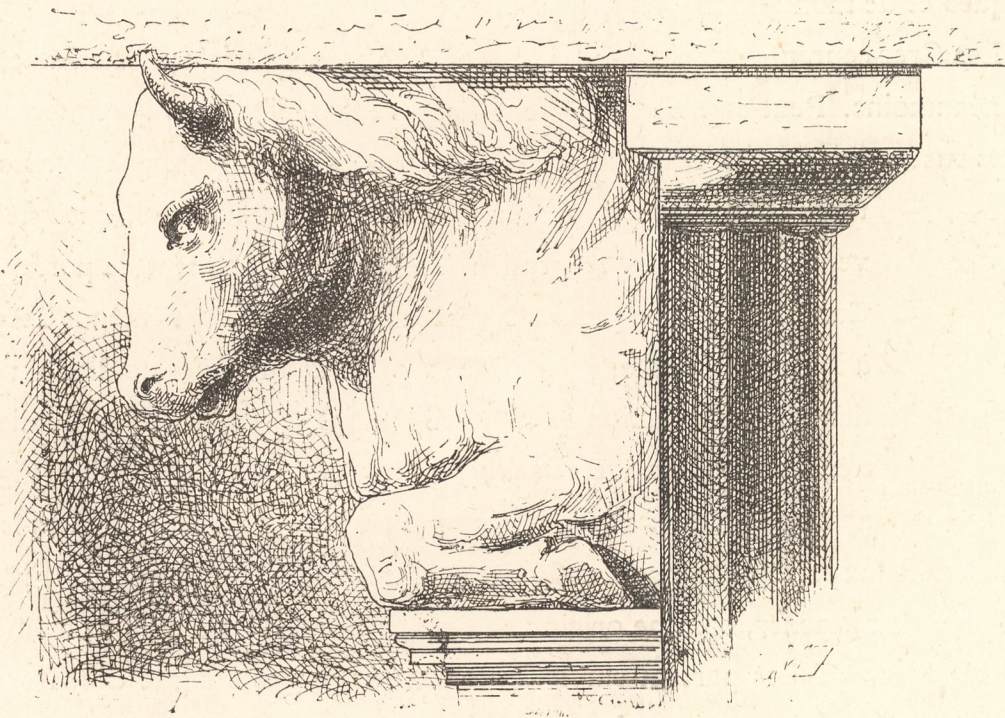


Fig. 90. — Du portique des Cornes (Delos).

ou de lions ayant dans leurs dispositions des analogies avec les taureaux perses. Ces figures, empruntées au Panthéon pharaonique, se transmirent d'âge en âge, tantôt sous leurs formes emblématiques, tantôt sous la forme de la tête humaine d'Athor, comme le démontrent deux des chapiteaux en ivoire (Fig. 56 et 57) trouvés à Nimroud, où la tête d'Athor est surmontée de la fleur de lotus.

J'ai déjà expliqué longuement la transformation que subit sur les rives de la Méditerranée la fleur de lotus, il ne me paraît pas nécessaire de rappeler que,

1. Voir à la fin de la note 2, p. 62, la remarque due à M. von Sybel sur le mode de réunion des animaux.

2. Les bucranes apparaissent dans les plafonds thébains; mais, bien avant le règne d'Hatasou et de Toutmès, ils entraient dans l'ornementation des chapiteaux.

On rencontre des chapiteaux ornés de têtes de bœufs dans une peinture remontant à la cinquième dynastie (Lepsius, *Abth.* II, Bl. 14). Cet exemple est décisif et montre en outre que les têtes de bœufs employées plus tard dans la composition des chapiteaux perses étaient, dès l'antiquité la plus reculée, utilisées au même usage par les Égyptiens.

dans les pays riches en bois, les nécessités de la construction contraignirent les décorateurs à graver sur les faces du chapeau les profils des représentations architecturales de provenance égyptienne. Cette adaptation força les ornemanistes à ajouter à la tête de l'animal une partie de son corps, et c'est, en effet, sous cette nouvelle forme, qu'apparaît le taureau sur un grand nombre de monnaies archaïques et de monuments phéniciens ¹.

Les Grecs eurent connaissance de cette forme architecturale; ils ne l'adoptèrent pas néanmoins. Peut-être ne voulurent-ils pas introduire dans l'architecture des figures susceptibles de lutter avec le sujet représenté sur les métopes et sur les fron-



Fig. 91.—Des fouilles de Mycènes.

tons. On retrouve cependant, dans leurs monuments, quelques souvenirs du symbole égyptien. Je citerai notamment le portique des Cornes et le portique des Taureaux (Fig. 90)² du Téménos d'Apollon à Délos, où la bête, agenouillée comme l'animal persépolitain, remplit dans la construction le même rôle que ce dernier. M. Schliemann a également découvert dans le trésor des Atrides des épingles (Fig. 91)³ ayant de grandes analogies de style avec la stèle phénicienne du Louvre et les chapiteaux persépolitains, et enfin des têtes de vaches en or repoussé (Fig. 92)⁴, que l'on doit rattacher, comme origine, à l'art égyptien. Ces têtes ont même cela de particulier, qu'elles portent sur leur front cette rosace connue des Grecs sous le nom d'anthémion, rosace qui servit aussi à orner le collier passé autour du cou du taureau perse.

Considéré dans ses formes générales, le chapeau bicéphale aurait donc une origine en tout semblable à celle de la volute ionique. C'était là le point le

1. Je citerai en premier lieu une stèle phénicienne du Musée du Louvre reproduite dans l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Phénicie*, p. 117, fig. 54), puis une stèle cypriote (*ibid.*, p. 213, fig. 151). Quant aux monnaies, je renverrai au médaillier du British Museum.

2. Stuart et Rewet, *Antiquités de l'Attique*. Tome IV, chap. vi, pl. XLVII.

3. Schliemann, *Mycènes*, p. 259, fig. 264, 265 et 266.

4. Schliemann (*Mycènes*, p. 297, fig. 238). M. Schliemann (*ibid.*, p. 69) voit dans cette tête de vache une preuve des influences persistantes de l'Égypte sur la Grèce. Ce serait, à son avis, la tête de Héra, *βοῶπις*, (forme grécisée de l'*Hator* égyptienne) de Héra, la déesse tutélaire de Mycènes, à laquelle succédera plus tard, dans l'Attique, Athènes *γλαυκῶπις*, représentée sous la forme symbolique d'une chouette.

A l'appui de sa thèse, M. Schliemann invoque des arguments tirés de la Mythologie grecque : dans la bataille des dieux contre les géants, Héra se transforme en vache; elle est représentée sous ce même aspect à Samos, qui possédait le plus ancien temple de cette divinité; enfin l'on sacrifiait des vaches blanches à Héra. Il rappelle aussi qu'Eschyle fait d'Isis une déesse grecque et lui donne Argos comme patrie.

plus essentiel à établir. Comme exécution, il se rapproche des œuvres des écoles assyriennes. Les poils, les yeux, les muscles sont traités exactement comme le sont les parties similaires du corps des taureaux placés à l'entrée des palais de Nimroud et de Khorsabad. La tête elle-même semble copiée sur les têtes d'animaux sculptées à l'extrémité des bras des fauteuils royaux.

Je donnerai, en traitant de la statuaire perse, les raisons bien aisées à déduire

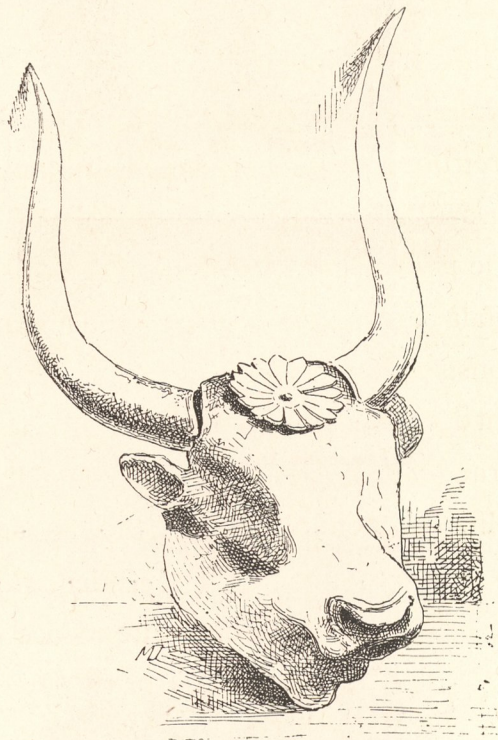


Fig. 92. — Des fouilles de Mycènes.

de cette apparente anomalie; mais je puis déjà, en rappelant que les statuaires perses furent élèves des écoles ninivites, en faire pressentir la cause.

Je crains d'être accusé, depuis que j'étudie l'art perse, de rabaisser de parti pris les Chaldéens et les Assyriens. Telle n'est pourtant pas mon intention. Je ne nie point l'influence considérable des artistes et des ouvriers de Babylone et de Ninive sur les progrès de la fabrication et de la broderie des tissus, sur l'émaillage des terres cuites, sur le développement de l'architecture voûtée et de la sculpture en intaille et en bas-relief. Malheureusement, l'art monumental de la Chaldée reposait d'une manière exclusive sur l'emploi de la brique, et par cela même il ne répondait pas mieux aux aspirations des peuples qui, à l'exemple des Grecs et de toutes les nations riveraines de la Méditerranée, avaient fait d'abord du

poteau en bois et plus tard de la colonne et de la plate-bande les éléments essentiels de leur architecture, que la colonne de pierre ou de bois ne cadrerait aux habi-

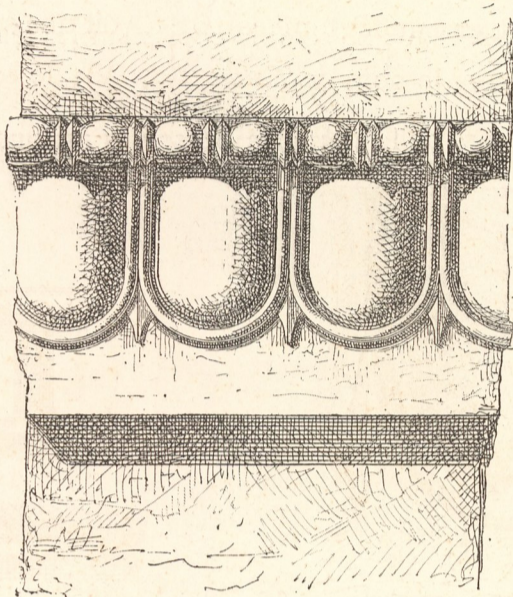


Fig. 93. — Oves et barillets
(Des tombeaux de Nakhchê-Roustem).

tudes des maçons de Ninive. N'est-il pas naturel, dans de semblables conditions, que les chapiteaux des colonnes de Dour-Saryoukin soient de provenance étrangère

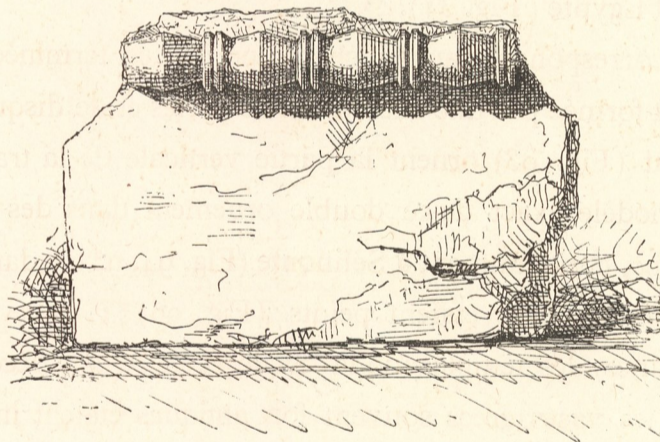


Fig. 94. — Barillet
(Des ruines de Sélinonte).

et que l'architecture grecque, et l'architecture des palais de Persépolis qui en dérive, reflètent plutôt les influences égyptiennes que ninivites ?

J'ai dû faire une incursion dans l'architecture de l'Égypte et de l'Assyrie, pour retrouver les origines des deux monuments caractéristiques du chapiteau persépo-

litain. Cette étude préliminaire terminée, il me sera désormais facile de donner la filiation exacte de tous les ornements perses.

Je suivrai dans leur description l'ordre donné par les monuments eux-mêmes.

Au-dessus de l'entablement des tombeaux, on voit une sorte de plate-forme, désignée par les Persans sous le nom de *Takhte* (Pl. IV); le roi, placé en regard de l'autel du feu, occupe le plancher supérieur du piédestal.

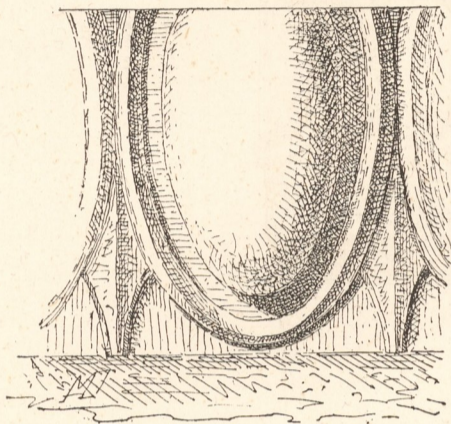


Fig. 95. — Oves

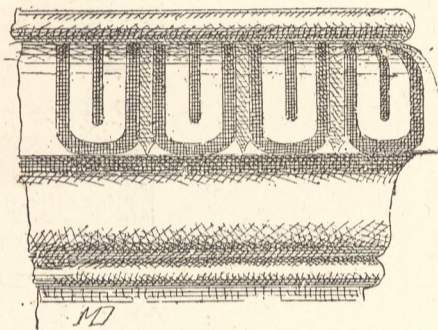


Fig. 96. — Oves peintes

(Des ruines de Sélinonte).

Les quatre pieds du *Takhte* reproduisent les pieds du trône royal (Pl. XIX), emprunté lui-même au mobilier assyrien ou, plus exactement, au mobilier des anciens rois de l'Égypte (Fig. 31).

La traverse correspondant au plancher supérieur est terminée par une baguette. Cette dernière est formée par une succession de perles et de disques, tandis que des oves posés à plat (Fig. 93) ornent la partie verticale de la traverse. M. Hittorff a découvert le modèle exact de ce double ornement dans des monuments helléniques très anciens, et notamment à Sélinonte (Fig. 94, 95)¹; dans quelques-uns de ces vieux édifices les oves étaient peints (Fig. 96)²; ceux que M. Hittorff a exhumés des ruines des temples de la Sicile et ceux qui décorent les colonnes reproduites sur les vases grecs souvent fort antiques étaient imités de bas-reliefs que l'on a retrouvés dans les monuments égyptiens de l'ancien empire (Fig. 87).

Sur la traverse moyenne se voient des enroulements rattachés quatre à quatre par trois liens verticaux (Fig. 87). Cet ornement est assez mal composé, et, quoique formé d'éléments égyptiens, a été imaginé par le sculpteur assyrien et copié

1. Fig. 94 et 95. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 77, fig. 2, et pl. 19, fig. 13 et 14.

2. Fig. 96. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 56, fig. 1; pl. 57, fig. 3 et 4.

par les artistes perses dans le but de varier les motifs de la décoration. L'architrave

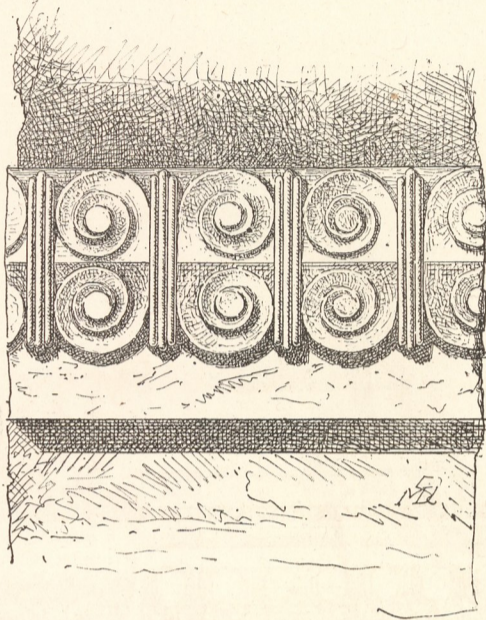


Fig. 97. — Volutes
(Des tombeaux de Nakhchè-Roustem).

ne se signale par aucun détail saillant; la haute corniche, avec les animaux qui la

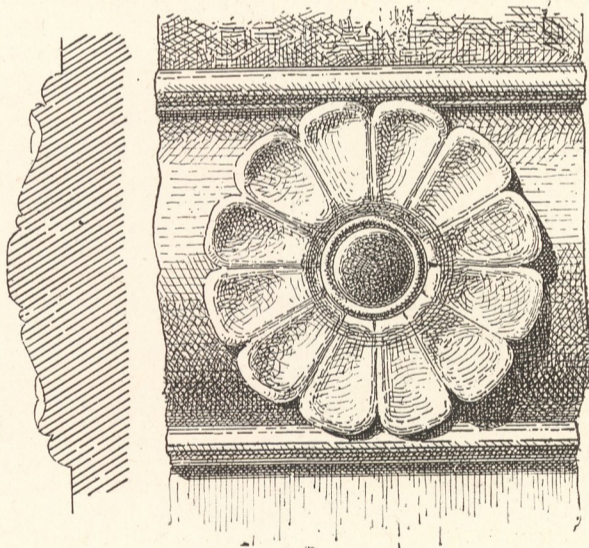


Fig. 98. — Anthémion
(Des tombeaux de Nakhchè-Roustem).

garnissent, est une imitation certaine du zoophoron grec ou d'un bandeau assyrien; les denticules présentent l'image de l'extrémité des chevrons.

La porte, située au centre de la façade (T. II, Fig. 18, et T. III, Pl. IV), est beaucoup plus intéressante que l'entablement de l'édifice. Je ne parlerai pas du couronnement et de la baguette; j'ai déjà eu l'occasion de signaler à leur sujet la façon dont les artistes iraniens avaient compris la soudure des arts de la Grèce et de l'Égypte, mais je m'étendrai de préférence sur la description du cadre de la baie.

Les trois listels qui la composent sont ornés de ces fleurons (Fig. 98) qui décorent un grand nombre de constructions de la Hellade, et notamment à l'état

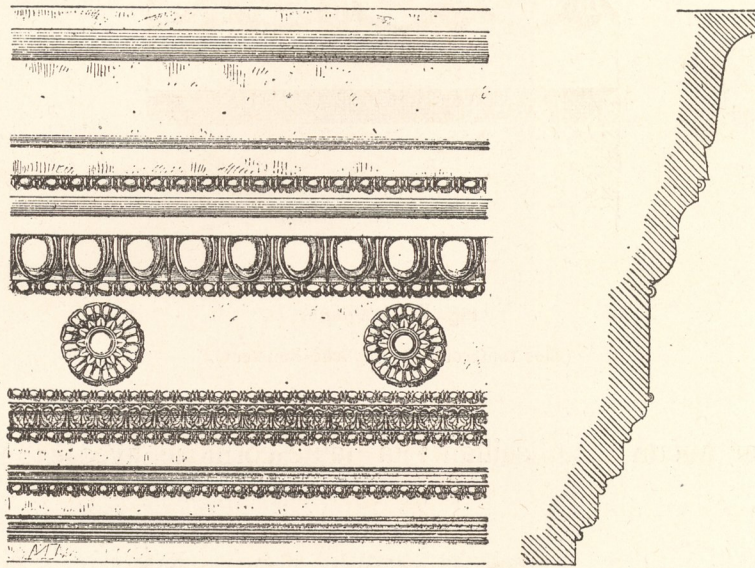


Fig. 99. — Linteau de porte (Érechthéion).

d'ébauche, l'architrave du portique des Arrhéphores, et terminés, les listels de la porte du Pandroseion (Fig. 99). Il y a, dans ces emplois parallèles d'un même motif de décoration, autre chose qu'une ressemblance fortuite. L'analogie ne résulte pas précisément de l'usage simultané des fleurons; l'anthémion, on devait le prévoir, était connu des Égyptiens, il entraît d'une manière courante dans la décoration des bijoux de l'époque des Atrides¹ et des vieux tissus babyloniens.

Merodach-Wadin-Akhi (T. I, Pl. IX) porte une tiare entourée à la base d'une couronne d'anthémions, des anthémions ornent sa ceinture, courent sur les galons placés autour du collet, des manches et des bords de son vêtement, et garnissent même le centre des hexagones dessinés ou tissés dans la robe et le manteau royal.

1. Schliemann, *Mycènes*, p. 178, fig. 165; p. 247, fig. 241; p. 252, fig. 251 et *passim*.

Les fleurons ont, suivant le cas, six, huit, douze ou seize pétales, sans qu'il soit possible d'établir entre eux une distinction basée sur la division des cercles. Ainsi, les fleurons de la tiare des rois babyloniens sont à douze pétales, ceux des broderies de la ceinture et du galon à huit, ceux tissés dans le corps de l'étoffe à six. Il est bien difficile de rechercher l'origine d'un ornement si communément employé par tous

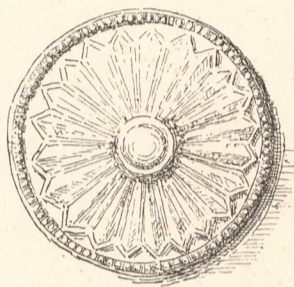


Fig. 100.

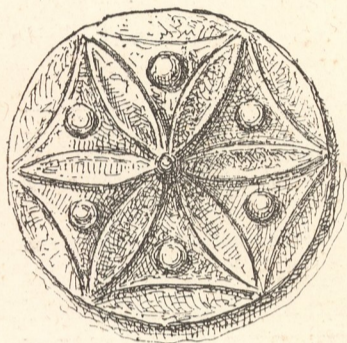


Fig. 101.

Anthémions (Des fouilles de Mycènes).

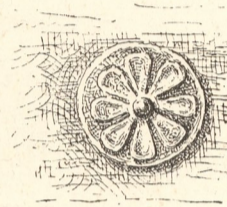


Fig. 102.

les peuples anciens. Remonte-t-il à l'Égypte? Représente-t-il plutôt une copie de l'un des dessins le plus souvent reproduits par des tisserands élamites ou chaldéens? Ce serait possible, car on ne peut attacher cette forme à aucune idée constructive. Quant au nombre variable de pétales, il révèle simplement que dès une très haute antiquité, les Chaldéens connaissaient les propriétés de l'hexagone régulier et celles du carré.

Dans de semblables conditions, il n'est pas surprenant de retrouver des anthémions sur des monuments perses et grecs, mais il est au moins étrange qu'ils occupent exactement la même place dans des édifices construits à Athènes et à Persépolis. J'ai déjà signalé des analogies frappantes entre les entablements des portiques des Arrhéphores et du palais des rois achéménides, entre les bases des colonnes des deux édifices, et, en général, entre toutes les moulures de l'Érechthéion et du Gabre Madérè-Soleïman (T. I, § 5). Il semble donc que le temple de Neptune et le tombeau de Darius soient tous deux des interprétations différentes de monuments de même style. La copie perse est plus fidèle, l'imitation grecque est plus artistique¹.

1. Les sépultures, lyciennes probablement, qui furent copiées par les architectes de Cyrus paraissent avoir été très connues des anciens habitants des rives de la Méditerranée. En outre du tombeau des Harpies, qui est une copie très ancienne du modèle primitif, on peut encore citer comme dérivant du même modèle les monuments funéraires de Palmyre (Fig. 104) (je dois à l'obligeance de M. Rey la communication de la photographie de ces édifices) et le tombeau de Théron, à Agrigente, tous formés d'une tour quadrangu-

A Athènes comme à Persépolis, les architectes se sont préoccupés de satisfaire à des nécessités matérielles et de produire un effet harmonieux, aussi leur pensée est-elle toujours clairement traduite; mais, si elle est exprimée avec quelque brutalité dans le tombeau perse, elle revêt, au contraire, dans l'Érechthéion, toutes les élégances de l'architecture grecque.

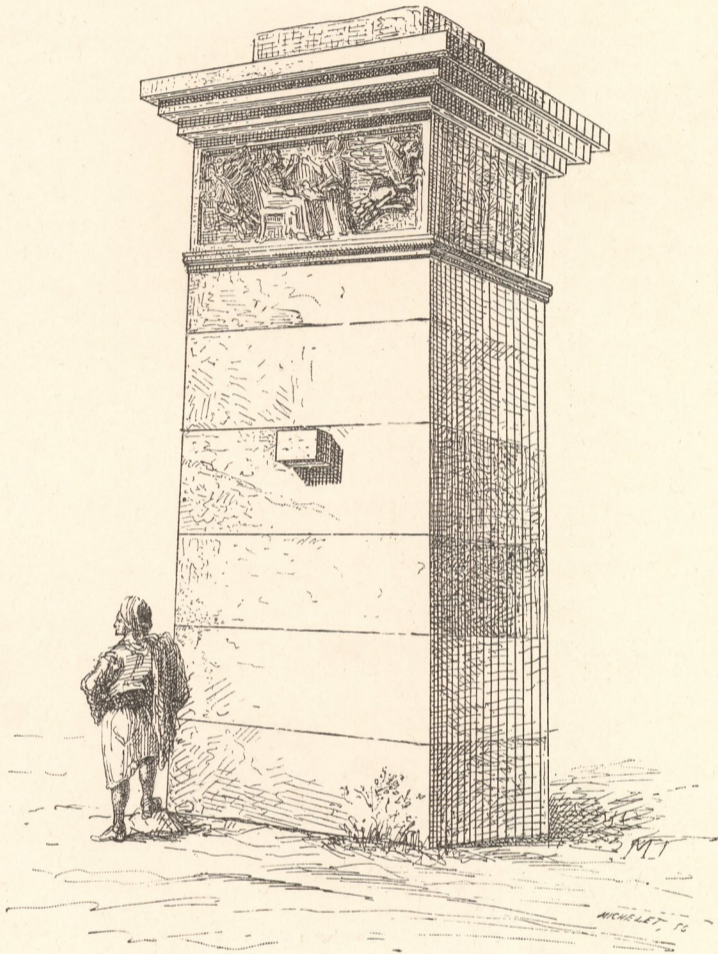


Fig. 103. — Tombeau des Harpies

(D'après le modèle en relief du British Museum).

Considérons, par exemple, l'entablement et la porte de chacun des deux édifices hellénique (Fig. 99, et T. II, Fig. 17^{bis} et 52) et iranien (T. II, Fig. 18, 53, et T. III, Pl. IV). Les décorateurs avaient à utiliser les plans successifs et les jeux d'ombre et

laire, au sommet de laquelle se trouve la chambre sépulcrale. Ces monuments sont de style ionique et se rattachent aisément à un type initial très voisin de la tombe du Chien (T. I, Pl. VII et Fig. 21).

Je donne ces exemples afin de bien montrer, ce que j'avais d'ailleurs établi sur des preuves nombreuses, que l'origine de ce mode de sépulture était asiatique, et non perse, et que la tour de Méchhed-Mourgab avait une destination funéraire.

de lumière que donnaient la superposition et l'encorbellement des poutres du modèle original : les Perses laissèrent le bois à vives arêtes ; les Grecs, sans dissimuler le principe de la construction, décorèrent de moulures et d'ornements délicats la frise et la corniche. Ceux-là couvrirent uniformément d'anthémions les trois listels composant le cadre de la porte ; ceux-ci ménagèrent ces ornements et diversifièrent les moulures et la décoration du cadre extérieur.

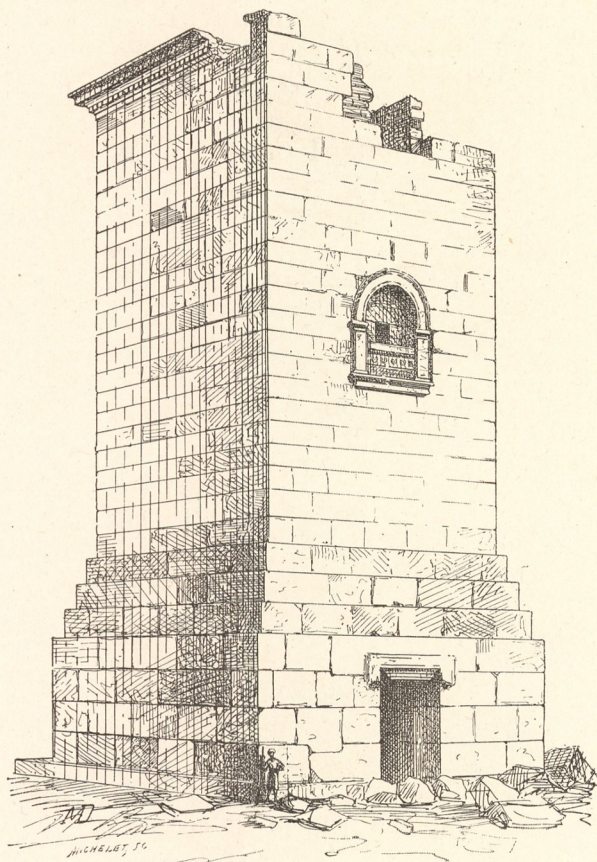


Fig. 104. — Tombeau des rois
(Palmyre).

Il faut dire à la décharge des artistes et des ouvriers perses, que forcés de mettre en œuvre dans les monuments Takhtè-Djemchid des matériaux nouveaux pour eux, ils furent enclins, par cela même, à suivre de très près des modèles étrangers.

J'ai eu l'occasion de citer le monument connu sous le nom du tombeau des Harpies, à propos de la tour funéraire de Méchhed-Mourgab (T. I, p. 17, note 1). Il existe entre ces deux édifices les mêmes différences et les mêmes analogies qu'entre l'Érechthéion et le tombeau de Darius, avec cette distinction que les deux premiers procèdent de constructions en bois bien connues dont les tombes lyciennes

nous ont conservé le type, et que le tombeau des Harpies lui-même fort ancien

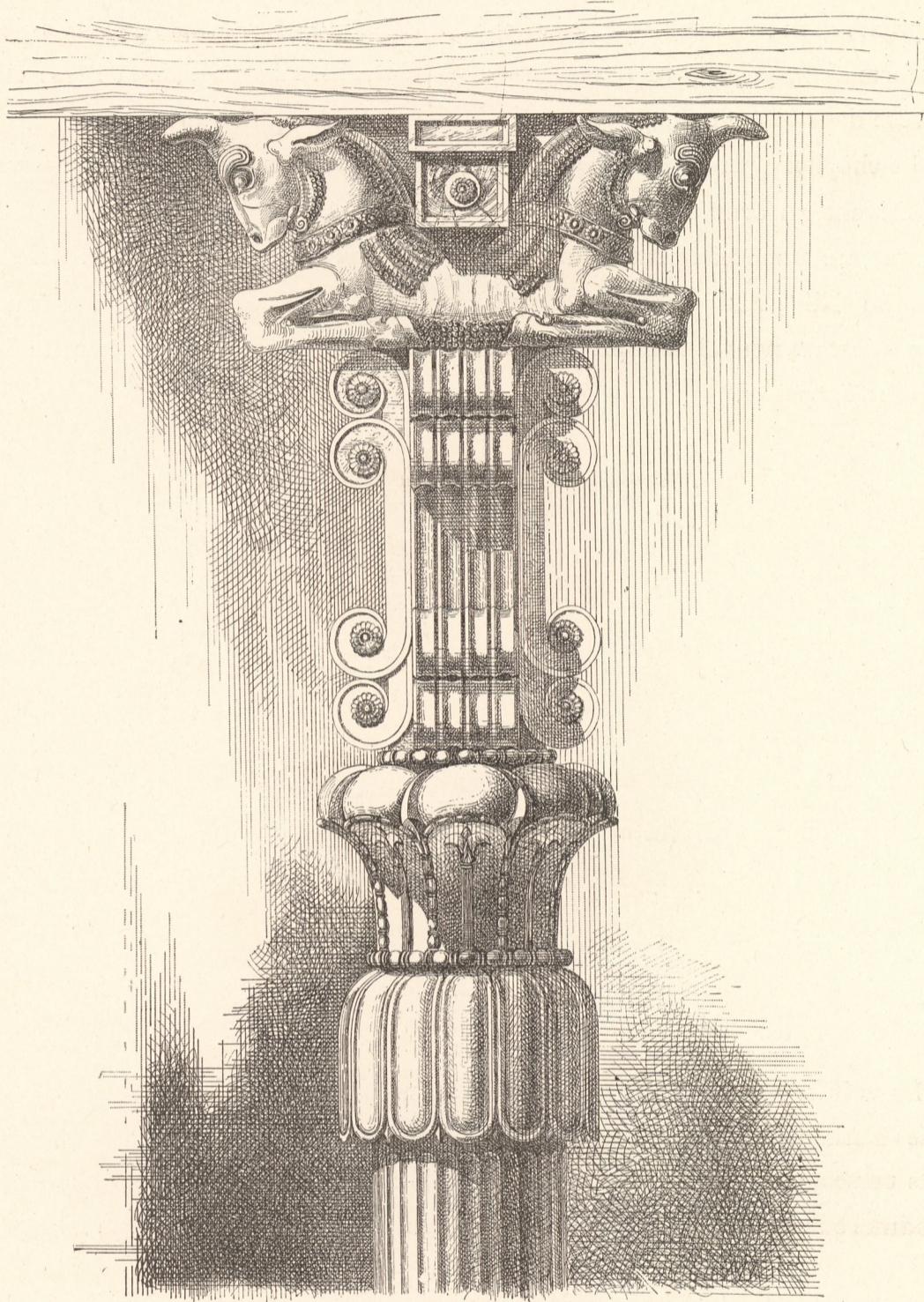


Fig. 105 — Restitution d'un chapiteau persépolitain.

(Fig. 103), est encore rude dans ses formes si on le compare aux temples d'Érechthée

ou de la Victoire Aptère. Je cite, néanmoins, ce nouvel exemple de parallélisme architectural, d'abord parce que ces exemples sont rares, et aussi afin de bien faire comprendre, en montrant tout à la fois le modèle et les deux copies, le sens de la transformation qui s'opéra sous l'influence particulière du génie de la Perse et de la Grèce dans les constructions en bois des rives de la Méditerranée.

Le chapiteau persépolitain (Fig. 105), dont je suis amené à parler de nouveau en décrivant les ornements variés qui tapissent sa surface, reproduit, je l'ai fait observer, un amoncellement de motifs caractéristiques de l'architecture légère des bords du Nil¹; mais il faut aller chercher en Grèce les détails de son ornementation. C'est un nouvel exemple du phénomène que nous avons constaté en étudiant les portes des palais.

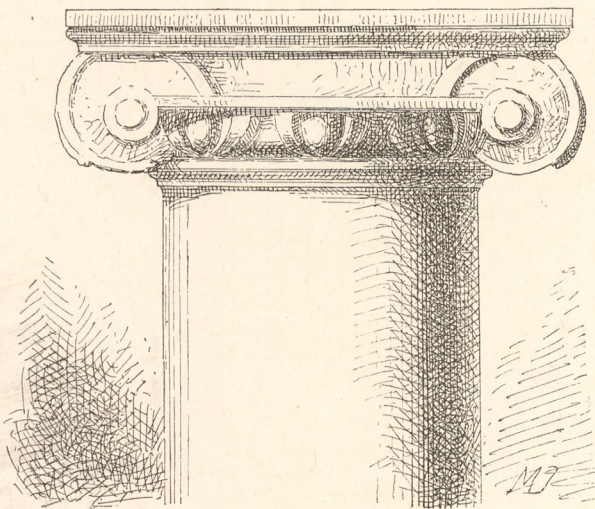


Fig. 106. — Chapiteau ionique

(Des ruines de Ségeste).

La volute, par exemple, est née du lotus; les habitants de la Hellade, mieux que les habitants de la vallée du Nil, peuvent néanmoins revendiquer les enroulements perses, car ce sont les Grecs qui ont donné à cet ornement la forme correcte reproduite sur les chapiteaux persépolitains : la liaison des enroulements, le gland,

1. J'ai donné, dans la deuxième partie de cet ouvrage (p. 83, fig. 58 à 63), l'explication de la forme du chapiteau persépolitain. Ce chapiteau, à vrai dire, n'est que la traduction matérielle des images égyptiennes. Les décorateurs qui clouaient sur des poteaux de bois les fleurs de lotus et de papyrus pouvaient à leur gré les échafauder les unes au-dessus des autres. Ils ne se doutaient pas que l'on essaierait plus tard de tailler en pierre leurs légers découpages. Et cependant les Égyptiens eux-mêmes se méprirent sur le sens de ces représentations, et dès la V^e et la XII^e dynastie (Lepsius, *Denkm.*, Abth. I, Bl. 27; Abth. I, Bl. 60)

l'œil de la volute (Fig. 106 à 108)¹, caractéristiques des vieux chapiteaux helléniques, en un mot, tous les détails du couronnement classique de la colonne de l'Ionie ont été scrupuleusement copiés. Il n'est pas utile, je le pense, de discuter à ce propos la question de priorité; elle est tranchée en faveur de la Grèce, puisque les volutes

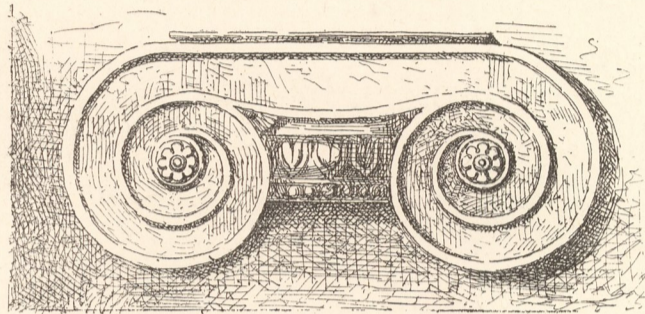


Fig. 107. — Chapiteau ionique ancien (Athènes).

perses remontent au règne de Darius, et que les volutes retrouvées à Sélinonte font partie d'un monument exécuté deux cents ans avant les palais du grand roi.

Au-dessous des volutes, on rencontre, compris entre deux rangs d'oves, disposés chacun sur une demi-baguette, un chapiteau emprunté aux grands ordres pharaoniques, mais couvert d'ornements ioniens. Seule, la tige du lotus, gravée dans le milieu des arcatures, a conservé une forme qui se rapproche des dessins originaux.

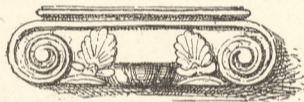


Fig. 108. — Chapiteau ionique ancien (Athènes).

La campanule renversée servant de base à cet échafaudage compliqué est elle-même ornée, malgré sa forme caractéristique, d'oves allongés du goût hellénique le plus pur².

La forme des cannelures des fûts et leur mode de raccord, conséquence

firent poser des plafonds sur des fleurs de pierre. Il n'est donc pas surprenant que les Perses aient surenchéri sur la faute de leur maître et aient essayé de composer à Persépolis des chapiteaux analogues à ceux qui sont représentés Fig. 105. L'histoire du chapiteau ionique et des chapiteaux assyriens aide à comprendre cette singulière méprise.

1. Ces types anciens des chapiteaux ioniques ont été donnés par M. Hittorff (*Archit. ant. de la Sicile*, pl. 10, fig. 3, et *Restitution du temple d'Empédocle*, pl. 13, fig. 1, et pl. 6, fig. 4). L'un (Fig. 106) provient des ruines de Ségeste; les deux autres (Fig. 107 et 108), de fouilles entreprises au pied de l'Acropole.

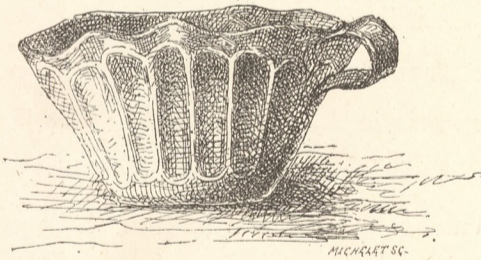


Fig. 109. — Vase orné d'oves (Mycènes).

2. On trouve déjà des oves allongés sur les vases de Mycènes (Fig. 109). (Schliemann, p. 313, fig. 342).

naturelle de l'épannelage des colonnes¹, doivent être, si l'on s'en réfère aux supports extérieurs de Beni-Hassan (T. II, p. 48, Fig. 36) d'origine égyptienne; mais je crois cependant que les Perses rapportèrent des colonies grecques ces motifs de décoration. En tout cas la cannelure dorique était connue des Grecs dès les plus anciens temps: les fouilles de Mycènes nous en fournissent la preuve (Fig. 110)².

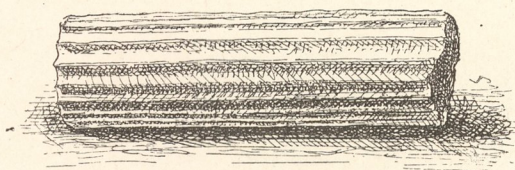


Fig. 110 — Fût cannelé (Mycènes).

Je m'exposerais à des redites monotones en parlant avec quelque détail des bases (T. II, Fig. 57, 64, 72, 73, 75). Il semble pourtant que dans la composition de cette partie du support l'artiste perse ait fait preuve d'une véritable originalité. Bien que le style général de la décoration soit franchement étranger, les sculpteurs ont montré dans l'arrangement des oves, des stries et des rais de cœur une personnalité dont on regrette de ne pas rencontrer plus souvent de manifestations, car toutes les bases, et surtout les bases des colonnes de l'apadâna susien (T. II, Fig. 73 et 75), sont d'un goût parfait. Il n'est pas jusqu'à l'inscription cunéiforme, placée sous les yeux du visiteur, qui ne complète un ensemble décoratif fort élégant.

J'arrive enfin aux escaliers (Fig. 111). Par une anomalie fort étrange, les détails de la main courante sont inspirés de l'un des motifs les plus caractéristiques des palais assyriens. Je ne connais ni dans l'architecture égyptienne, ni dans l'architecture grecque, d'autres degrés extérieurs que les gradins formant le sous-bassement des temples. Faute de trouver chez leurs maîtres habituels un modèle qui s'adaptât à leurs escaliers, les Perses copièrent-ils la rampe assyrienne? C'est possible. Quoi qu'il en soit, les créneaux et les merlons placés au-dessus de la main courante trahissent, par leur forme imitée du couronnement des fortifications en brique, l'esprit belliqueux de la nation qui emprunta la première à l'architecture militaire un motif de décoration. Les Perses n'auraient pas été satisfaits s'ils n'avaient pas tenté d'habiller à la grecque cet ornement guerrier; c'est pourquoi ils

1. Viollet-Le-Duc, *Entretiens sur l'architecture*, vol. I, p. 49.

2. Schliemann, *Mycènes*, p. 218, fig. 214 a.

entourèrent l'œil du merlon d'un double listel en forme de cadre de fenêtre et à l'intérieur assirent le crénelage sur un quart de rond orné d'une double rangée d'oves.

Le dessin du balcon est absolument distinct de celui de la rampe (Pl. VII). Ici encore l'artiste a fait preuve de goût en supprimant les merlons, qui n'auraient point permis de s'appuyer sur l'accoudoir, et en faisant sculpter sur la surface extérieure du balcon les tiges d'une graminée fort abondante dans la plaine de la Merdach.

En résumé, et comme il était permis de le supposer, le décorateur persépolitain, comme l'architecte lui-même, s'est tour à tour inspiré des modèles employés d'une manière usuelle en Grèce ou en Égypte; au point de vue de la technique, il est resté franchement grec. Le dessin de chaque ornement est pur et régulier, la taille, nette et vive, est en tout comparable à celle des plus beaux ornements des édifices de l'Acropole. Fort différents de ces derniers vont être les caractères distinctifs de la statuaire perse.

Je viens de discuter les origines des ornements grecs et perses, et j'ai conclu de cette étude que les plus connus d'entre eux étaient d'invention égyptienne ou hellénique. L'architecture classique, avec tous les ornements qu'elle comporte, se serait donc élaborée sur les côtes de la Méditerranée, tandis que la Chaldée et la Susiane auraient donné naissance aux arts musulmans. Ce sont de grands courants qui s'avancèrent longtemps sans confondre leurs eaux. L'Occident a fini par emprunter la voûte et la coupole à la Perse; l'Orient, en retour, a adopté les légères colonnes sur lesquelles les premiers Musulmans firent reposer la toiture de la mosquée et le plan du péribole à portique placé devant le temple¹; mais ces tentatives de fusion n'ont pas réussi à modifier les grandes lignes de démarcation qui ont distingué depuis la plus haute antiquité les architectures méditerranéennes et chaldéennes : l'Italie, la France et les États européens de l'Occident sont demeurés fidèles à la colonne, au plafond, au fronton, à la pierre et à l'ornement sculpté; la Perse, héritière directe des traditions de la Chaldée, et,

1. M. G. Perrot, dans un article très ingénieusement présenté (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Phénicie*, § IV, p. 241), a montré que le péribole à portique constituait avec une cella centrale les organes essentiels du temple phénicien. Il semble donc que le principe du plan si intéressant du Gabre Madéré-Soleïman soit d'origine phénicienne. Je ne verrais rien de surprenant à une pareille filiation. J'avais prévu (T. I, p. 55) que Cyrus, après l'annexion de Tyr et de Sidon, avait dû s'inspirer de la civilisation phénicienne. C'était un acheminement vers les modèles égyptiens.

après elle, Byzance et le monde de l'Islam sont restés attachés aux murs pleins, aux lourds massifs de brique, à la coupole, aux revêtements de faïence et aux ornements gravés. Seules, l'Égypte et la Grèce, la mère-patrie de nos arts et de notre civilisation, ont oublié leurs vieilles traditions et se sont laissé conquérir par l'Orient, l'une dès Constantin, l'autre au lendemain du triomphe de Mahomet.

Faut-il s'en réjouir? Je le crois, puisque c'est à Byzance que nous devons Saint-Marc, Saint-Front et Saint-Pierre de Rome.

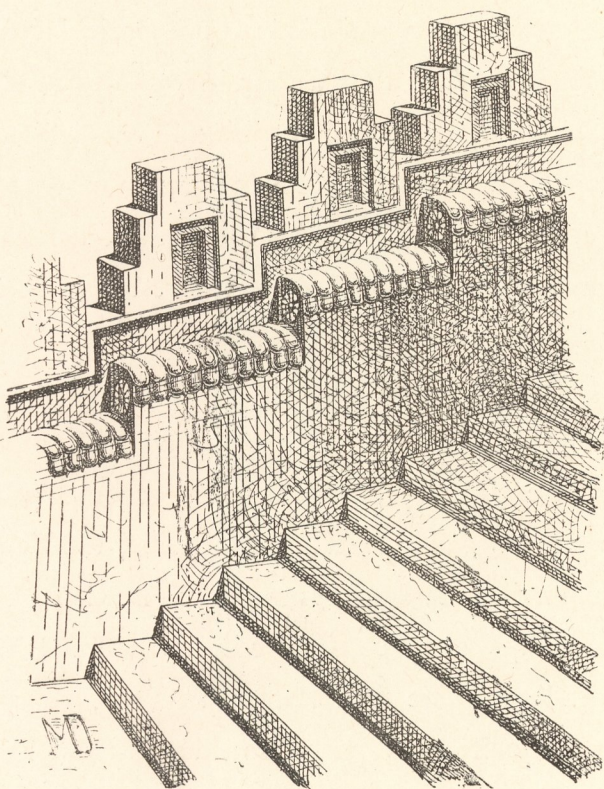


Fig. 111. — Escalier du palais de Darius.